

LA PHILOSOPHIE MORALE DE MOLIERE

LA PHILOSOPHIE MORALE DE MOLIERE

par

Poorunchand Benimadhu, B.A.

Thèse

Présentée à La Faculté de "Graduate Studies"

En vue d'obtenir Le Grade

De Master of Arts

McMaster University

Août 1972

MASTER OF ARTS (1972)
(Romance Languages)

McMASTER UNIVERSITY
Hamilton, Ontario

TITLE: La Philosophie Morale de Molière

AUTHOR: Poorunchand Benimadhu, B.A. (Brock University)

SUPERVISOR: Professor Gary A. Warner

NUMBER OF PAGES: iv, 129

SCOPE AND CONTENTS: A study of the moral philosophy in Molière's plays involving an analysis of the viewpoints on the subject of critics from Molière's time to the present day, and an appraisal of the philosophy prevalent in the intellectual milieu in which he moved.

REMERCIEMENTS

Nous tenons à exprimer notre vive reconnaissance au Professeur Gary A. Warner, dont les encouragements et les bienveillants conseils ont rendu possible l'élaboration de cette étude. Nous remercions également Monsieur Jean-Pierre Bigel du concours affectueux qu'il a bien voulu nous accorder.

T A B L E D E S M A T I E R E S

	Page
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I Molière, ne pense-t-il pas?	9
CHAPITRE II Vues divergentes sur la morale de Molière	29
CHAPITRE III L'emprise Libertine sur la pensée intellectuelle du XVIIe siècle et sur celle de Molière	53
CHAPITRE IV Molière à la recherche d'un monde meilleur	87
CONCLUSION	117
BIBLIOGRAPHIE	126

INTRODUCTION

L'interprétation comique du monde implique une vision qui implique à son tour une philosophie. On peut écrire Scapin ou Sganarelle sans changer l'ordre intellectuel du monde. Cela n'est plus possible quand on écrit Tartuffe, L'Ecole des Femmes, Le Misanthrope. . . .

Ramon Fernandez, La Vie de Molière

Un trait commun caractérise en fin de compte un nombre considérable des études critiques contemporaines consacrées à Molière.

Elles soutiennent que ses pièces doivent être lues comme l'oeuvre d'un auteur dont l'intérêt exclusif était de divertir son auditoire soit en se servant des techniques du répertoire comique italien, espagnol et français, soit en encherissant sur elles.¹ En conséquence, ces critiques concluent avec une certaine fermeté que parler de la présence d'une philosophie morale dans des pièces conçues pour faire rire est une tentative absurde sinon futile. L'ensemble de cette école critique est évidemment peu sympathique à l'idée d'un Molière moraliste. René Bray, un des représentants le plus en vue de cette école, écrit d'un ton plein d'assurance en se faisant l'écho des opinions d'autres amateurs de "littérature pure":

Les commentateurs du théâtre qui veulent à toute force y découvrir une philosophie poursuivent une chimère.²

¹On sait qu'au cours de douze ans de sa carrière en province, Molière et son petit groupe ont inventorié le répertoire qui existait déjà en France. Le répertoire comique français étant insuffisant, Molière a puisé dans la tradition du fabliau et dans le répertoire italien qui lui ont fourni non seulement des canevas, mais aussi des thèmes.

²René Bray, Molière, Homme de Théâtre (Mayenne: Imprimerie Floch, 1963), p. 31.

Ce qu'ils ne voient malheureusement pas, c'est qu'on ne doit pas nécessairement faire des sermons, ou écrire de petites brochures, des pamphlets ou des traités de morale pour formuler une conception de la vie. Peut-être que le moyen le plus efficace de se faire entendre, de propager une morale est de l'enrober d'humour. Cette formule a, comme on le sait, le grand avantage de retenir l'attention de l'auditoire plus longtemps; elle permet en même temps à l'auteur d'atteindre un plus grand nombre de personnes.

Bien que nous soyons d'accord pour dire que l'art n'a aucune obligation pudibonde envers la morale, le premier chapitre de cette étude tente de rejeter l'hypothèse, maintenant encroûtée, qui fait apparaître comme un sacrilège tout effort de chercher les idées dans les comédies de Molière, et démontre que Molière était conscient de la fonction sociale de l'art, et ceci en dépit du fait qu'il n'a jamais écrit des pièces à thèse. En effet, Molière répète catégoriquement et avec conséquence sa résolution de revêtir le genre comique de dignité, d'envergure et de substance. Cette insistance dans les Préfaces doit nous convaincre que le fond de ses grands œuvres n'est pas à dédaigner, et est peut-être même, dans certains cas plus important que la forme, cette dernière étant "au service du contenu, et non l'inverse".³ La constatation de ce fait justifiera, nous l'espérons, sinon notre préférence du fond sur la forme et la technique, du moins la raison d'être

³P. Vallières, Nègres Blancs d'Amérique (Montréal: Editions Parti Pris, 1968), p. 172.

même de cette étude.

A la différence des partisans du formalisme en art qui plaident pour l'insistance sur la façon de dire des choses, sur l'arrangement des passages -- en un mot sur la technique -- nous attacherons de l'importance ici sur la signification de l'oeuvre de Molière. De nos jours, cette méthode critique peut sentir la vieille roche, mais des différents genres de critique littéraire existant aujourd'hui, elle est celle qui est la plus solidement ancrée. Platon parle de l'influence morale que le poète peut exercer dans sa république idéale. Tout en admettant l'importance de la beauté dans la poésie, la Poétique d'Horace insiste sur l'aspect utilitaire de la littérature.

The centuries of elders in the audience cannot stand a play that has no moral; the noble young gentlemen ignore an austere composition; but the writer who has combined the pleasant with the useful [mischt utile dulci] wins on all points, by delighting the reader while he gives advice.⁴

On sait avec quelle ferveur Samuel Johnson juge le fond moral des auteurs tels que Milton, Donne et Shakespeare dans son Lives of Poets. On peut continuer la liste ad infinitum pour prouver que le fond des œuvres littéraires n'est pas à ignorer. Certains "Moliéristes" ont vu, avec raison, que la substance des œuvres comiques de Molière valait la peine d'être analysée. Le deuxième chapitre analyse ce qu'ils ont vu comme morale chez Molière. Citer tous les érudits passionnés qui ont essayé d'établir à travers les siècles la philosophie

⁴ Charles Kaplan, ed. Criticism: Twenty Major Statements (San Francisco: Chandler Publishing Co., 1970), p. 100.

de Molière pourrait, on le devine, prendre des dimensions monumentales. Nous avons donc cru préférable de ne pas tenter l'impossible, et de n'en mentionner que quelques-uns dont l'influence a été marquante. Ce choix, nécessairement limité et subjectif, révèlera la grande diversité d'interprétations à laquelle a donné lieu l'oeuvre de Molière. Les critiques ecclésiastiques du XVIIe siècle ainsi que les écrivains de la classe bourgeoise du XVIIIe siècle ont parlé de l'immoralité de la morale de Molière. On verra aussi que si les partisans d'un Molière dramaturge sont absolument opposés à la présence d'une morale chez Molière, d'autres tombent dans un excès aussi déplorable que ce que nous désavouons lorsqu'ils voient de la morale partout et inconsidérément dans l'oeuvre de Molière. Alphonse Leveaux en offre un bon exemple; Gorgibus devient, dans son livre, l'interprète de Molière! Bien qu'il ne porte pas les visières de Leveaux, Faguet se livre à une analyse très terre-à-terre, limitée par le fait qu'il se montre récalcitrant devant l'effort de fouiller au-dessous du vernis qui semble l'éblouir. Selon lui, la "doctrine" de Molière pèche par défaut d'élévation. L'idée selon laquelle Molière recommande les pratiques conformes à la nature dans la vie quotidienne est émise par Ferdinand Brunetière dans un long article sur La Philosophie de Molière. Mornet donne en passant son adhésion à cette thèse, et va plus loin pour situer les œuvres de Molière dans le contexte d'une querelle contemporaine sur la passion; il voit Molière comme un défenseur du plaisir et de la passion. Quant à Paul Bénichou, il émet une thèse sans précédent qui fait de Molière le porte-parole de la morale aristocratique. Si nous lui accordons

que Molière ait été le défenseur de la liberté et de l'amour --- deux des ingrédients principaux de la morale courtisane -- nous nous demandons s'il a jamais pensé à exprimer la morale d'une classe quelconque. La cour, elle-même, a sans doute puisé généreusement dans la philosophie libertine, une philosophie que nous pensons être à la base même de l'éthique molièresque.

Pour prouver cette affirmation, nous analysons dans le troisième chapitre la morale qui prévalait dans le milieu libertin que fréquentait Molière. Nous soutenons que ceci est d'une importance capitale pour une compréhension juste et précise du fond de l'oeuvre de notre auteur. Une oeuvre d'art n'est pas créée dans le vide, elle est le résultat non seulement de l'effort d'un individu, mais de l'effort d'un individu fixé dans une période et dans une société dont il est à la fois le produit et la voix. Bien que les nombreuses Vies de Molière, basées malheureusement pour la plupart sur des conjectures ou des dépositions sous la foi d'un tiers, n'aient réussi qu'à apporter une grande confusion, il y a une unanimité lorsqu'il s'agit de l'influence prépondérante des libertins sur Molière. En effet, il semble qu'il assimile plusieurs idées chères aux libertins. Il existe une étroite affinité entre le fond des traités monotones de La Mothe Le Vayer, et celui des comédies pleines de verve de Molière. Il est évident que Molière, comme ses amis, les libertins, rejette le stoïcisme ainsi que la version cornélienne de la grandeur de l'homme. Sans pourtant plonger dans l'abîme du pessimisme agressif de Racine, Molière n'entre-tient aucune illusion sur l'homme, et n'exige pas trop de lui. A la

place de "la raideur stoïcienne", il propose ce qu'on appelle généralement une sagesse sans illusion. L'homme doit être conscient de sa limitation, et doit éviter de se singulariser par la pratique de la philosophie de la voie moyenne dans tous les domaines. L'opinion selon laquelle il faut "fuir toute extrémité" est émise dans pas moins de cinq des comédies les plus "sérieuses" de Molière, et il est inconcevable qu'il ait insisté sur cette conception s'il n'en était pas fermement convaincu. Ceci nous mènera au problème posé par la présence des raisonneurs dont l'ambiguïté même a donné lieu à des évaluations des plus diverses et des plus contradictoires.

Bien que Molière puisse être analysé dans le contexte de la pensée et de l'expérience de son époque, il s'élève au-dessus d'elle pour se fixer dans l'éternité. Comme a dit Jacques Arnavon:

Le vaste monde que Molière a mis sur la scène, et doué d'un prodigieux pouvoir de renouvellement s'offre depuis trois siècles au jugement des hommes.⁵

Molière nous appartient tout comme il appartenait au XVIIe siècle, et nous combattons aujourd'hui pour les valeurs universelles qu'il avait défendues avec tant de ferveur il y a trois siècles. En un siècle où les écrivains engagés de la littérature française -- Sartre, Malraux, Simone de Beauvoir, pour ne citer que quelques-uns -- réclament la justice, la liberté, et châtiennent sans pitié la mauvaise foi des "salauds", le message de l'œuvre de Molière reste encore pertinent, et prend

⁵ Jacques Arnavon, Morale de Molière (Genève: Slatkine Reprints, 1970), p. 7.

peut-être une dimension nouvelle. Le quatrième chapitre montre en détail que Molière a combattu pour la justice et la liberté. De plus, dans le monde utopique qu'il a imaginé, l'inauthenticité sous toutes ses formes devait céder la place à la vérité pure dans tous les domaines -- dans la vie quotidienne, dans la science et dans le savoir où cette valeur semble être de rigueur car le progrès dépend de l'honnêteté du savant.

Enfin, cette étude, bien qu'elle n'ait aucune prétention
d'apporter du nouveau sur Molière, offre du moins l'avantage de braquer
l'attention, une fois de plus, sur un aspect du théâtre de Molière qui
a donné lieu à tant d'interprétations, à tant de controverses qu'il est
devenu un genre d'éénigme. Nous sortons de cette toile d'araignée
pour placer Molière dans son milieu social, dans son siècle sans pour
cela oublier que ses pensées restent toujours à propos au vingtième
siècle. C'est ainsi que nous avons évité l'interprétation myope
qu'on rencontre parfois chez certains critiques. Nous soutenons
également que Molière, tout en étant un "farceur", un meneur de jeu
et un homme de théâtre, fût également un "philosophe" qui avait quel-
que chose de sérieux à nous dire, et qui l'a dit explicitement dans un
genre qui n'est pas toujours reconnu comme un véhicule efficace pour
la propagation des idées. La "substantifique moelle" de ses œuvres
révèle que cet observateur impitoyable des erreurs de l'homme a
minutieusement mis dans ses œuvres tout ce qui méritait la flétrissure.
Pour un but bien précis. Pour que l'homme puisse se voir lui-même,
comme dans un miroir grossissant, afin d'enlever en faveur du beau et

du bon, certaines taches, certaines souillures qui le défigurent.

CHAPITRE I

MOLIERE NE PENSE-T-IL PAS?

"Molière pense-t-il?" C'est ainsi que René Bray intitule le deuxième chapitre de son oeuvre Molière, Homme de Théâtre. Ce titre nous aurait indéniablement inquiété s'il n'avait pas précisé tout de suite après qu'il n'avait aucune intention d'exclure le "contemplateur" "du cercle des êtres pensants",¹ mais qu'il voulait tout simplement établir que Molière n'a nullement voulu exprimer sa pensée morale ou philosophique dans ses œuvres comiques.²

Bray n'est pas le seul critique qui est obstiné à rétrécir la signification morale des chefs-d'œuvre de Molière. En effet ceux qui abandonnent Molière le moraliste ou le philosophe pour concentrer leurs études sur l'artiste, le comédien et le dramaturge trouvent ces jours-ci d'innombrables disciples qui maintiennent d'une manière péremptoire que les œuvres du comédien en question ne sont pas commandés par des intentions morales ou philosophiques. Le "J'en ai assez du philosophe" du fameux homme de théâtre, Louis Jouvet, résume bien le ressentiment qu'éprouvent certains critiques envers le point

¹ René Bray, Molière, Homme de Théâtre (Mayenne: Imprimerie Floch, 1963), p. 19.

² Que Molière ait entretenu des idées pour ne pas les exprimer dans ses œuvres me semble être inconcevable. Loin de garder l'anonymat, Molière exprima ouvertement ses pensées dans La Critique de L'Ecole des Femmes et dans L'Impromptu de Versailles sans pourtant en réduire le potentiel comique. Si cela fut possible dans ces pièces peu importantes, on se demande pourquoi Molière n'aurait pas fait de même dans ses pièces plus sérieuses, telles que Tartuffe et Le Misanthrope.

de vue que nous soutenons. Emery se pose une question clé lorsqu'il se demande avec incrédulité si Molière avait jamais éprouvé le besoin de réformer les moeurs. Molière, pour qui "la grande règle de toutes les règles est de plaire"³ aurait, selon lui, haussé les épaules si on lui avait demandé sa philosophie morale. Il aurait répondu à la façon de Gros René, bouffon du Dépit Amoureux:

Pour moi, je ne sais point de philosophie:
Ce que voient mes yeux, franchement je m'y fie;
Et ne suis point de moi si mortel ennemi,
Que je m'aille affliger sans sujet ni demi.

(Dépit Amoureux, 1,1)

L'idée selon laquelle Molière ne cherche pas à ridiculiser les bourgeois, les libertins ou les faux-dévots, mais tout simplement à dégager de leur type le potentiel comique est reprise avec beaucoup de perspicacité par W. G. Moore, soutenant que la comédie n'est pas la plus haute fenêtre qui s'ouvre sur l'univers, et se basant sur la supposition selon laquelle la comédie ne cherche qu'à plaire et à divertir, il écrit:

We have forgotten the fact that comedy, of all arts, aims at enjoyment, and is constructed with a view to enjoyment.⁴

³ On se sert souvent de cette citation, tirée de La Critique de L'Ecole des Femmes, pour affirmer que le dessein de Molière n'était que de divertir son auditoire. Or si nous analysons la citation dans le contexte de la pièce, nous verrons que Dorante parle des règles parce qu'il discute avec un pédant qui veut que l'écrivain suive les règles sacrées de l'art; il est ici question de "protase, l'épitase et de la périptérie", et non pas de morale.

⁴ W. G. Moore, Molière: A New Criticism (Oxford: Clarendon Press, 1966), p. 7.

Plus tard, il ajoute:

His plays must be interpreted as theatre if they are to be interpreted at all. . . . we should do better to study the dramatic tradition in which he was working, and to realize that any expression of personal ideas was possibly far from his mind.⁵

On a également fait remarquer maintes fois que ses pièces sont principalement des sources de divertissement qui devaient satisfaire la demande de l'auditoire et celle des acteurs --- un fait qui aurait pu empêcher Molière de faire de son théâtre une chaire d'où il exprimerait ses attitudes philosophiques. Cette constatation est partiellement vraie car nul n'ignore qu'un groupe d'oeuvres comprend des pièces de circonstance, ballets et "divertissements" commandés par le "protecteur" Louis XIV au comédien de la cour. Dans ce groupe, nous pouvons inclure Les Fâcheux, Le ballet du Mariage Forcé, La Princesse d'Elide, L'Amour Médecin, Mélicerte, le Sicilien, Les Amants Magnifiques, Psyché (qu'il avait écrit en collaboration avec Lulli, Corneille et Quinault) et enfin La Comtesse d'Escarbagnas. Nous serons les derniers à affirmer que Molière a inclus des pensées personnelles dans ces pièces qui, de toute évidence, n'occupent pas une place de premier ordre dans le "palmarès" de Molière. Le fait que Molière n'ait eu aucune intention de les faire imprimer indique peut-être que ces pièces manquaient de substance et d'envergure, et qu'il s'en souciait fort peu.

⁵ W. G. Moore, Molière: A New Criticism (Oxford: Clarendon Press, 1966) p. 16.

Une autre raison qui aurait pu empêcher Molière d'inclure des pensées dans ses œuvres serait le fait qu'il se souciait beaucoup de la précarité de sa situation financière; on présume que ses pièces, écrites hâtivement, avaient pour but d'attirer autant de monde que possible afin de pouvoir joindre les deux bouts. De ce fait, toute tentative de faire parade de ses opinions dans une cour préoccupée plus par le plaisir que par la philosophie aurait été désastreuse. "Molière had quite a materialistic bread-winning purpose in writing each play under conditions of hurry and strain and pressure."⁶ Autant de raisons parmi des centaines dont on se sert généralement pour nier l'existence d'une morale chez Molière.

Il y a certainement un grain de vérité dans certaines assertions des critiques contemporains que nous avons cités plus haut. Dire que Molière ait jamais eu l'idée de prêcher ou de faire des sermons dans ses comédies, c'est dire une absurdité évidente. L'auteur comique ne peut se permettre de prêcher car il est certain alors de perdre le contact avec le public qui pour la plupart ne va au théâtre que pour se divertir. Il serait également absurde de prétendre que Molière ait passé des nuits blanches en quête des meilleurs moyens de prêcher la morale dans ses comédies. Si tel était le cas, la fraîcheur et l'éternelle jeunesse de ses œuvres feraient gravement défaut. Car

⁶ W. G. Moore, French Classical Literature (London: Oxford University Press, 1961), p. 21.

Avec des chiffres à l'appui, René Bray montre comment la troupe de Molière était plus d'une fois au bord du désastre financier. René Bray, pp. 107-125.

ceux qui entretiennent des projets semblables finissent par écrire des œuvres médiocres et ennuyeuses. Des exemples d'écrivains manqués qui voulaient ouvertement "précher" sont nombreux.⁷

Ainsi donc, le but primordial de cet "amuseur de talent" était de nous faire rire. Qu'il a réussi magnifiquement à s'emparer du spectateur par le rire, l'esprit et le mouvement animé, voilà un fait que les spectateurs de Molière se garderont bien de réfuter. En effet le rire de Molière est doué d'une force si envahissante que très souvent il arrête toute réflexion par sa puissance même. Ce n'est qu'après avoir bien ri des personnages et des situations qu'on commence à réfléchir sur la portée de l'œuvre. En sortant d'une représentation de L'Ecole des Femmes, de Tartuffe ou de Don Juan -- après avoir bien ri d'Arnolphe, de Sganarelle ou d'Orgon -- on en remporte chez soi de quoi songer pour longtemps. Ce qui me fait dire, avec Antoine Adam, qu'il y a dans ce parti pris de réduire la portée des œuvres de Molière "quelque chose d'admirable",⁸ de fantastique. Tartuffe n'est pas tout simplement une histoire de cocu, bien que des critiques aient proposé que Molière voulait nous faire rire du mari d'Elmire tout comme nous avions ri précédemment de Sganarelle du Cocu Imaginaire, ou d'Arnolphe, le vieux bourgeois dont "l'esclave" est séduite par le

⁷ Parmi eux se trouve un des premiers auteurs engagés, Agrippa d'Aubigné dont Les Tragiques n'est lu aujourd'hui que dans le milieu universitaire. L'avenir nous dira si Camus et Sartre auront le même sort.

⁸ Antoine Adam, Histoire de la Littérature Française au XVIIe Siècle (Paris: Doumat, 1953), III, 297.

galant Horace. Le Misanthrope est beaucoup plus que ce que L. Jouvet veut admettre. Insistant que Molière n'a voulurien prouver dans cette pièce que nous, pour notre part, considérons de très haute portée morale, il écrit:

C'est la comédie d'un homme qui veut avoir un entretien décisif avec une femme qu'il aime, et qui au bout de la journée n'y est pas parvenu.⁹

C'est là une affirmation qui fait clairement ressortir jusqu'à quel point on veut à tout prix réduire la portée des œuvres en fermant les yeux sur l'évidence même. De tels commentaires donnent raison à Adam qui constate que c'est une aberration de notre temps "de refuser aux grandes œuvres toute signification, de leur enlever toute puissance de choc, pour n'y étudier que des structures, des procédés stylistiques, les jeux d'une intelligence moins soucieuse de ce qu'elle a à dire que des moyens de le dire."¹⁰

Ce qui pousse des critiques à rejeter totalement l'idée de la présence d'une morale quelconque dans des œuvres comiques, c'est leur conviction doctrinaire que le but de la comédie est tout carrément de nous faire rire aux éclats. Or c'est là une définition incomplète de ce domaine mystérieux qu'est le rire. On insiste sur le fait qu'au moment où le spectateur éclate de rire, il étouffe

⁹ André Delhay, "Comment interpréter Molière", Eve Nouvelle, (20 mai 1938), p. 7.

¹⁰ Antoine Adam, "Vue perspective", Europe, (mai-juin 1961), p. 9.

son jugement analytique; le simple fait de réfléchir aux défauts des personnages qui sont "overblown, affected, pretentious, bombastical, hypocritical, pedantic, fantastically delicate. . ."¹¹ serait un grand obstacle au rire. Installé confortablement dans sa chaise de velours, fermement convaincu qu'il est définitivement supérieur aux ridicules qu'il regarde d'un air ironique et condescendant, le spectateur rit et ne pense guère aux implications de son rire.

Cependant lorsque le rieur analyse de près ses éclats de rire, il commence à se rendre compte que la comédie est capable de l'assagir sans rancune, de lui montrer la bonne voie qu'il doit suivre ou du moins la voie à éviter s'il ne veut pas être couvert de ridicule. Si nous rions de Sganarelle, d'Arnolphe ou des médecins, c'est que nous voyons en eux des défauts et des travers qui les rendent grotesques. En attaquant les manies et les folies de ses personnages, le comédien nous indique très subtilement qu'il faut les éviter. Et si nous avons ces défauts, nous essayerons de les éliminer de peur de devenir nous-même un objet de risée. Dans son analyse détaillée du rire, Bergson écrit:

Le rire doit être. . .une espèce de geste social. Par la crainte qu'il inspire, il réprime les excentricités, tient constamment en éveil et en contact réciproque certaines activités d'ordre accessoire qui risquerait de s'isoler et de

¹¹ Wylie Sypher, ed., An Essay on Comedy (New York: Doubleday & Co. Inc., 1956), p. 13.

s'endormir, assouplit tout ce qui peut rester de raideur mécanique à la surface du corps social.¹²

Longtemps avant Bergson, dans une pénétrante analyse de Panulphe représentée le 5 août 1667, l'auteur de "La Lettre sur l'imposteur" écrivait dans le même sens:

Le ridicule est. . . la forme extérieure et sensible que la providence de la nature a attachée à tout ce qui est déraisonnable pour nous en faire apercevoir, et nous obliger à le fuir.¹³

Plus loin, accentuant le fait que la pièce en question fournit une morale, il exprimait de nouveau la même pensée en termes non équivoques:

Si la disconvenance est l'essence du ridicule, il est aisément de voir pourquoi la galanterie de Panulphe paraît ridicule, et l'hypocrisie en général aussi . . . nous estimons ridicule ce qui manque extrêmement de raison. . . .¹⁴

L'esprit comique dévoile, donc, au public ce qui n'est pas naturel, ce qui semble en contradiction avec les lois traditionnelles, ou avec la structure sociale. Lorsque le comédien met son doigt sur une plaie qui ronge la société, il devient en quelque sorte un homme de science, un anatomiste qui fait une dissection pour nous montrer où se trouve la maladie qu'il faut enrayer, pour nous faire rire d'abord et pour

¹² Henri Bergson, Le Rire, Essai sur la Signification du Comique (Paris: Presses Universitaires de France, 1964), p. 15.

¹³ Despois et Mesnard, Oeuvres de Molière (Paris: Librairie Hachette et Cie, 1927) IV, 560.

¹⁴ Ibid., p. 560.

remplir du dégoût ensuite. Comme a très bien dit George Meredith qui maintient que la "vie" de la comédie est dans "l'idée" et le contenu de l'oeuvre:

Under the laugh (the comic spirit) exacts from us, there is a taste of ashes -- the ashes of humility, a pessimistic concession that mortals are apt to be fools in all sorts of ways.¹⁵

L'analyse du rire que nous avons entamée plus haut, si brève qu'elle soit, nous révèle qu'un auteur essentiellement comique est, par là-même, essentiellement moraliste. Ainsi, lorsqu'on insiste que Molière était avant tout auteur comique, on affirme simultanément son influence morale. Molière, qui a grandi à Paris où il allait voir la comédie accompagné de son grand-père (comme veut la tradition) était peut-être conscient de l'utilité sociale des œuvres comiques dès sa jeunesse. Dans son article "Molière et la Farce", Gustave Lanson montre comment les pièces de Molière sont gréffées sur "le tronc de la farce".¹⁶ Si la commedia dell'arte introduite en France depuis le règne de Louis XIII, était de nature purement esthétique, et visait tout simplement à faire rire, la farce française, par contre, était douée de substance et avait, en conséquence, un but moral. Pour reprendre quelques exemples cités par Lanson, Le Cuvier ou Le Pont aux âmes parle du rapport qui doit exister dans un ménage

¹⁵ Wylie Sypher, p. xiv.

¹⁶ Gustave Lanson, "Molière et la Farce", Revue de Paris, (mai 1901), p. 132.

entre mari et femme pour préserver le bonheur conjugal et familial. Une autre farce intitulée Maitre Mimin étudiant ou Pernet qui va à l'école montre comment le savoir et la connaissance peuvent être utiles dans diverses circonstances. Certes, la morale dans ces œuvres reste dans l'ensemble basse et terre-à-terre, mais l'important pour nous, c'est de nous rendre compte que l'auteur comique était conscient du fait que des œuvres d'art peuvent avoir un effet bienfaisant sur l'auditoire, et que la farce n'est pas seulement un moyen commode de divertir le public. Si nous faisons confiance au témoignage de Grimarest, Molière aurait assisté à la représentation des pièces de ce genre lors de son séjour à Paris. Lui qui connaissait si bien la tradition farcesque, aurait-il ignoré l'importance de cette leçon rudimentaire qui s'y trouvait? Nous pensons que non.

En outre, pour justifier ce que nous venons d'avancer, nous n'avons pas seulement des données générales à propos de la comédie, ou des renseignements vagues et une liste des conclusions qu'on peut tirer de ses pièces. Nous avons ses propres propos qui doivent répandre de la lumière sur les intentions de Molière qu'on veut malheureusement reléguer au rang de bouffon ou de simple farceur. Le premier document qui nous parle du rôle moral et social de la comédie se trouve dans la préface des Précieuses Ridicules, une pièce qui avait produit d'assez vifs remous parmi les habitués du théâtre. Répondant aux critiques acerbes et à la violente diatribe de Bardeau de Somaize qui avait écrit Les Véritables Précieuses, Molière écrivait, dans sa préface, quelques mois après la première représentation du 18 novembre 1659:

J'aurais voulu faire voir qu'elle [Les Précieuses Ridicules] se tient partout dans les bornes de la satire honnête et permise; que les plus excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais singes qui méritent d'être bernés; que ces vicieuses imitations de ce qu'il y a de plus parfait ont été de tout temps la matière de la comédie.

(La préface des Précieuses Ridicules)

On conçoit la portée de cette affirmation qui indique clairement que dès 1659 Molière avait l'intention de faire oeuvre de satirique en dénonçant les extravagances de son époque, et de donner, si l'on peut dire, le coup de barre nécessaire; il voulait agir ainsi non seulement pour flétrir les ridicules, mais aussi pour nous indiquer la bonne voie. Le choix des mots dans le passage que nous avons cité plus haut est très révélateur; des mots tels que "mauvais singes" qui "méritent d'être bernés", des "vicieuses imitations" indiquent le mépris, donc une critique et une prise de position. Il ne faut pas se laisser prendre par les arguments des sceptiques qui, dans leur tentative de nier l'existence d'une morale chez Molière, pensent que les termes que Molière emploie sont choisis purement au hasard, et que ses dires ne devront pas être pris au sérieux. D'autres encore soutiennent l'idée que Molière voulait s'excuser auprès des Précieuses qui étaient directement visées dans la pièce. Or il semble que Molière n'avait aucune raison de s'excuser, surtout si on se rappelle que le triomphe des Précieuses, qui avait obtenu le suffrage du roi, était retentissant. Il est beaucoup plus pertinent de dire qu'il s'explique après avoir bien réfléchi sur la portée de son oeuvre. Cette intention de "censurer les moeurs", n'est-ce pas là une preuve adéquate que

Molière, auteur des farces et des comédies, se souciait également du contenu de ses œuvres?

Des déclarations semblables s'ensuivent pour confirmer son premier témoignage. Trois ans après la première représentation des Précieuses Ridicules, Molière donnait une autre pièce importante qui souleva également une vive opposition si nous croyons Donneau de Visé qui écrit dans sa Lettre sur les Affaires de Théâtre: "Ceux qui virent la représentation se souviennent bien qu'elle fut généralement condamnée".¹⁷ Lorsque Molière prend à son tour l'offensive en guise de réponse aux critiques formulées antérieurement ce sera pour écrire deux pièces, La Critique de l'Ecole des Femmes, et L'Impromptu de Versailles où il réitère non seulement son droit de faire rire en faisant de la satire, et en peignant les ridicules de son temps, mais aussi sa conviction des années 50 selon laquelle la comédie est un moyen sain de condamner le ridicule au nom de la raison. En réponse à l'accusation de la prude Climène qui parle des "immodesties" de la pièce, et des "satires désobligeantes" qu'on y voit contre les femmes, Uranie, assurément le porte-parole de Molière, s'écrie:

Pour moi, je me garderai bien de m'en offenser et de prendre rien sur mon compte de tout ce qui s'y dit. Ces sortes de satires tombent directement sur les moeurs, et ne frappent les personnes que par réflexion. N'allons point nous appliquer nous-mêmes les traits d'une censure générale; et profitons de la leçon si nous pouvons, sans faire semblant qu'on parle à nous.

(La Critique de l'Ecole des Femmes, V).

¹⁷ Antoine Adam, Histoire de la Littérature Française au XVIIe siècle, p. 286.

Ce qui est d'une importance capitale pour nous dans cette citation, ce n'est pas tant l'affirmation qu'il ne faut pas se sentir personnellement visé dans des pièces de théâtre que celle qui met l'accent sur les satires qui "tombent directement sur les moeurs", et qui peuvent nous laisser quelques leçons que nous pouvons assimiler si nous sommes suffisamment perspicaces.

En 1663, Molière expliquait de nouveau son intention de représenter les défauts de l'homme de son siècle, et son désir d'attaquer les folies et les travers des hommes. Il écrit dans L'Impromptu de Versailles:

L'affaire de la comédie est de représenter en général tous les défauts des hommes, et principalement des hommes de notre siècle.

(L'Impromptu de Versailles, iv)

Mais c'est en août 1664 qu'il poussait jusqu'au bout des principes antérieurement formulés. Il codifiait alors d'une façon qui en faisait prendre une conscience nouvelle, et qui requérait en effet une force particulière. Se lançant avec une nouvelle vigueur dans la littérature militante, Molière avait fait éclater le 12 mai 1664 une bombe qui était particulièrement dirigée contre la compagnie du Saint-Sacrement dont la vigilance hostile lors de la querelle de L'Ecole des Femmes avait irrité Molière. On sait les vicissitudes de cette pièce dont la représentation partielle à Versailles avait suscité une opposition implacable de la part des dévôts qui ne tardèrent pas à obtenir la suppression de "la méchante comédie de Tartuffe". Dans la Préface et dans le "Placet au Roy", Molière justifiait la raison

d'être de sa pièce controversable, et faisait une déclaration sans équivoque sur le rôle moral de la comédie. Insistant sur l'influence bienfaisante de la comédie, telle que l'avait conçue Aristote et "les plus célèbres philosophes de l'Antiquité", il écrit:

On connaîtra sans doute que, n'étant autre chose qu'un poème ingénieux qui, par des leçons agréables reprend les défauts des hommes, on ne saurait le censurer sans injustices.

(La Préface de Tartuffe)

En outre, dans le premier placet où il essaie une démarche auprès de son patron Louis XIV dans le but de lever l'interdiction de la pièce, il souligne le fait qu'on voit régner "l'instruction et l'honnêteté" dans des pièces telles que Tartuffe, et ajoute:

Le devoir de la comédie étant de corriger les hommes en les divertissant, j'ai cru que, dans l'emploi où je me trouve, je n'avais rien de mieux à faire que d'attaquer par des peintures ridicules les vices de mon siècle; et comme l'hypocrisie, sans doute, en est un des plus en usage, des plus incommodes et des plus dangereux, j'avais eu, Sire, la pensée que je ne rendrais pas un petit service à tous les honnêtes gens de votre royaume, si je faisais une comédie qui décriât les hypocrites, et mis en vue, comme il faut, toutes les grimaces étudiées de ces gens de bien à outrance, toutes les friponneries couvertes de ces faux-monnayeurs en dévotion qui veulent attraper les hommes avec un zèle contre-fait et une charité sophistique.

(Premier Placet présenté au Roi à propos de Tartuffe)

Et plus loin, il reprend le même thème:

Rien ne reprend mieux la plupart des hommes que la peinture de leurs défauts. C'est une grande atteinte aux vices que de les exposer à la risée de tout le monde.

(Premier Placet)

Pour nous, l'intention morale et réprobatrice des pièces de Molière est maintenant établie. Cependant, des commentateurs n'ont pas hésité à voir dans ces affirmations rien qu'une manœuvre hautement habile dont se sert Molière pour combattre ses ennemis qui avaient rendu impossible la représentation privée et publique de la pièce.¹⁸ La Préface, dit-on, était écrite le 23 mars 1669 à un moment où la dure bataille menée depuis 1664 n'était point encore gagnée. Ainsi pour combattre avec succès des ennemis aussi puissants que dangereux, il fallait se servir des meilleures armes disponibles, et si Molière voulait obtenir le droit de présenter sa pièce en public, il n'avait qu'à se présenter comme un défenseur des moeurs, comme un gardien de morale. Devons-nous conclure avec ses critiques que les déclarations de Molière, faites seulement pour défendre son audace, ne doivent pas être prises au sérieux? Avons-nous le droit de soupçonner l'authenticité des affirmations d'un homme qui laisse clairement voir dans ses œuvres qu'il avait une grande passion pour la vérité?

On est tenté de convenir que non. Ce refus de prendre à la lettre la déclaration de Molière, de la considérer comme un argument sincère et authentique est d'un cynisme inquiétant. Sur quoi nous basons-nous pour affirmer notre doute sur sa sincérité? Que Molière, qui de toute évidence, avait mené une campagne sans merci contre la

¹⁸ Parmi ceux qui sont de cet avis figure Jacques Arnavon qui constate pourtant la présence d'une morale dans les œuvres de Molière. Jacques Arnavon, Morale de Molière (Genève: Slatkine Reprints, 1970), pp. 24-25.

fausseté et l'hypocrisie, serait lui-même coupable d'une telle atrocité nous paraît inconcevable. Lui qui décria les hypocrites dans Tartuffe, aurait-il eu recours aux moyens hypocrites dans la préface de la même pièce pour arriver à ses fins? Nous ne pensons pas non plus que Molière ruse avec Louis XIV. Les arguments dans les placets ne s'adressaient qu'au roi, et Molière n'aurait jamais osé présenter à son protecteur des arguments spécieux et incorrects. Il est également important de noter que son premier placet au roi est écrit en août 1664 longtemps avant la première représentation en public qui eut lieu le 5 août 1667; ceci indique un fait indéniable. Molière n'avait pas attendu l'heure de l'opposition violente et l'heure de l'interdiction pour réclamer ses droits de moralisateur et de réformateur. Son premier placet revêt donc une dimension nouvelle; ce n'est ni une excuse, ni une plaidoirie pleine d'adresse, mais plutôt la déclaration d'un dessein bien arrêté.

Mais même si dans notre myopie, nous persistons à rejeter ces affirmations pourtant si explicites, le fait demeure que Molière a jugé bon de lutter avec acharnement contre des adversaires de taille afin que la pièce puisse être présentée. Il se bat cinq ans pour Tartuffe. Après que le premier président de Lamoignon a interdit la pièce le 6 août 1667, il fait tout son possible pour que la représentation soit possible.

Il porta ses plaintes à Madame. Il alla lui-même, en compagnie de Despréaux, faire une visite à Lamoignon. Il rédigea un nouveau placet au Roi. Il envoya au camp devant Lille deux de ses comédiens, La Grange

et La Thorillièr. Il essaya d'émouvoir l'opinion en fermant son théâtre pour une longue durée.¹⁹

Et lorsqu'il se rendit compte que tous ses efforts restaient sans résultat, il essaya d'assiéger le roi de ses instances. Pourquoi cette lutte, pourquoi cette instance si tout ce qui l'intéressait, c'était de faire de l'argent, comme le laisse entendre Bray. Pour un homme qui cherche à s'enrichir en jouant des farces divertissantes, ce serait là un manque de finesse inconcevable. Pendant ces cinq ans de lutte acerbe, il aurait pu écrire des farces qui lui auraient apporté une bonne fortune. S'il a choisi de lutter, ce n'est pas pour l'habileté technique de Tartuffe qui est loin d'être la meilleure comédie de Molière; c'est plutôt parce que cette pièce exprime des idées chères à Molière. Ceci devient évident lorsqu'on prend conscience du fait qu'il reprend les mêmes thèmes -- la religion et l'hypocrisie -- dans Don Juan qui lui donna encore une occasion de s'attaquer aux hypocrites. Pourquoi a-t-il choisi Don Juan alors qu'il aurait pu écrire une autre pièce qui n'aurait pas froissé ses contemporains? Il ne suffit pas de dire que le sujet était alors à la mode en France; Lancaster pense que Molière avait une autre raison en tête:

The theme that he selected was one that not only had proved its popularity at Paris, but gave him an opportunity to thrust again at hypocrites.²⁰

¹⁹ Antoine Adam, Histoire de la littérature française au XVIIe siècle, p. 296.

²⁰ H. Carrington Lancaster, A History of French Dramatic Literature in the XVIIth Century (Baltimore: The John Hopkins Press, 1936), II, Sec. III, 634.

Dans ses comédies, Molière traite des sujets vivement débattus par les intellectuels de son époque. Lui qui avait fréquenté les meilleurs esprits du XVIIe siècle, et qui avait gardé un étroit contact avec les doctrines de son temps abordait dans ses œuvres, de façon directe, les problèmes de la vie morale. Les contemporains, amis et ennemis, ne l'ignoraient pas. Ainsi, dans les "Stances à Molière", Boileau écrivait à propos de L'Ecole des Femmes:

Ta muse avec utilité
Dit plaisamment la vérité,
Chacun profite à ton Ecole,
Tout en est beau, tout en est bon,
Et ta plus burlesque parole
Et souvent un docte sermon.²¹

L'auteur de la "Lettre sur L'Imposteur" écrit dans le même sens, et reconnaît à Molière le souci de critiquer les vices des contemporains en faveur de la vertu et de la vérité. Dans ses commentaires sur Le Misanthrope, un ancien ennemi de Molière, Donneau de Visé, écrit que la pièce est une perpétuelle et divertissante instruction. "Il n'y a rien dans cette comédie qui ne puisse être utile et dont l'on ne doive profiter".²² Quant à ses ennemis implacables, lors même qu'ils livraient de violentes attaques contre lui, ils reconnaissaient son intention de moraliser. Le Seigneur de Rochemont, le Prince de Conti, Bourdaloue, Bossuet, et plus tard Fénélon tous flétrissent ce qu'ils appellent les "leçons", le "dessein" de Molière qui "cherche à perdre

²¹ Déspois et Mesnard, Oeuvres de Molière (Paris: Librairie Hachette et Cie, 1927), 1, xxi.

²² Déspois et Mesnard, Oeuvres de Molière, (Paris: Librairie Hachette et Cie, 1924), V, 441.

les hommes", à "corrompre les coeurs".²³ Leur colère vient de ce que sa morale n'est pas leur morale; elle ne vient pas du fait qu'il n'avait pas de morale ou prétendait n'en pas faire dans ses pièces. Ainsi, l'auteur, les partisans, les adversaires et les comédies elles-mêmes, tous, mettent l'accent sur le fond de ses œuvres.

Cela nous fait dire que Molière n'a jamais voulu rester prisonnier de la structure comique --- et cela est évident depuis Les Précieuses Ridicules dans laquelle, faisant fi des contraintes du genre, il tourne le couteau dans une plaie de la société du XVII^e siècle. Dès lors, il est clair qu'il franchit les limites, étend les droits de son domaine jusque sur des objets qui, selon certains, devaient lui rester étrangers. La comédie qui s'était bornée par des inventions tout à tour bouffones et romanesques "s'enfle" avec l'arrivée de Molière. Les comédies telles que L'Ecole des Femmes, Tartuffe et Le Misanthrope (pour ne mentionner que celles-ci) sont plus que des canevas à l'italienne dans la mesure où elles contiennent des pensées philosophiques. La comparaison faite par Brunetière entre L'Ecole des Femmes, Les Folies Amoureuses et Le Barbier de Séville (trois pièces avec la même situation, la même intrigue et le même dénouement) montre que la supériorité de Molière ne réside ni dans l'élégance stylistique, ni dans la force du rire, ni dans l'ingéniosité

²³ Bossuet, Oeuvres Complètes, Comp. F. Lachat, (Paris: Louis Vivès, 1885), XXVII, 21.

de l'intrigue, mais plutôt dans la profondeur de pensée.²⁴ Cela ne nous étonne pas, car Molière qui vivait dans une époque qui ignorait l'art pour l'art avait de plus épousé les doctrines littéraires qui voulaient que la poésie serve à la formation des moeurs. Et puisqu'il voulait rendre aux poètes le rôle d'éducateur que le clergé avait usurpé, il n'a jamais hésité à exprimer ouvertement ses idées sur les problèmes brûlants de l'actualité, sa fermeté et son intégrité lui ont permis de combattre avec succès ceux qui voulaient le faire taire. En bref, si nous sommes d'accord avec Moore et sa cohorte pour dire que les pièces de Molière excellent par leur vivacité, leur vitalité et leur haute portée comique, nous maintenons en même temps qu'on peut y trouver sinon une thèse -- car le mot implique un dogmatisme étranger à Molière -- du moins des attitudes profondes qui sont intimement liées aux problèmes débattus dans les cercles sophistiqués du XVIIe siècle. René Jasinski, beaucoup plus intéressé au fond qu'à la forme de l'oeuvre, écrit:

. . .nous croyons qu'un écrivain n'est grand que par la richesse de son monde intérieur et la valeur de son message.²⁵

Il s'agit, pour nous, de déchiffrer ce message.

²⁴ Ferdinand Brunetière, "Etudes sur le XVIIe siècle, La Philosophie de Molière", Revue des deux mondes, IV, (1890), 650.

²⁵ René Jasinski, Molière (Paris: Hatier, 1969), p. 172.

CHAPITRE II

VUES DIVERGENTES SUR LA MORALE DE MOLIERE

Le problème d'interpréter d'une façon compréhensive une œuvre d'art est souvent d'une difficulté insurmontable. L'œuvre d'art renferme en elle un immense trésor dont le contenu n'est souvent exploité que partiellement par des critiques qui ne voient que quelques facettes du trésor en question, et laissent sombrer d'autres dans l'oubli. Il n'est pas rare d'ailleurs qu'une œuvre dépasse le dessein de son auteur. La tentative de dégager le fond de l'œuvre de Molière, de découvrir le trésor inépuisable devient encore plus ardue du fait que les renseignements fournis sur la vie privée et sur les pensées de l'auteur ne sont pas toujours de nature véridique, la plupart n'étant que des hypothèses, des conjectures qui frôlent occasionnellement la légende. Aussi les pensées de Molière ne sont pas réunies en corps, ni exposées sous forme dogmatique, et demeurent de ce fait difficiles à saisir. Ses pièces sont, de plus, d'une telle richesse et d'une telle complexité qu'il est ardu d'en dégager le sens exact, de dire, après les avoir lues, d'une façon nette et catégorique, si Molière était athée ou religieux, s'il approuvait la franchise extrême d'Alceste, ou la "lâche" complaisance de Philinte. Cette complexité a donné lieu, comme on peut s'y attendre, à des interprétations des plus diverses et des plus contradictoires. Dans ce chapitre, notre tâche sera d'analyser ce que certains critiques ont tiré comme morale dans ce monde endiable que nous présente Molière -- un monde plein de morale, mais qui réussit

à amener sur les visages des spectateurs tantôt le rire le plus fin, tantôt l'hilarité la plus éclatante.

Au temps de Molière, les critiques poussés soit par le fanatisme et la bigoterie (qu'ils confondaient avec la piété), soit par l'envie et la jalousie, n'ont pas hésité à flétrir Molière qui, si nous les croyons, était un démon déguisé en homme, ayant comme mission la corruption des hommes en leur prêchant l'immoralité la plus sordide. On avait commencé à parler de l'effet néfaste de Molière et du caractère subversif de sa morale dès la polémique de 1663 après la représentation de L'Ecole des Femmes. Les condamnations au nom de la religion réapparaissent à l'époque de Tartuffe pour des raisons fort évidentes. Et encore une fois ceux des dévots qui se sentaient visés hurlèrent leur désapprobation, et accusèrent Molière d'ébranler la racine même de la moralité chrétienne qui servait alors comme fondement de la société. Dans des invectives féroces, pleines de mordant, l'abbé Rouillé qualifie Molière de "démon vêtu de chair et habillé en homme, et le plus signalé impie et libertin qui fut jamais,"¹ et réclame pour lui "un dernier supplice exemplaire et public".² Ce genre de critiques, provenant d'un homme tel que l'abbé Rouillé, aurait peut-être passé inaperçu si la haute élite de l'église, un Bossuet ou un Bourdaloue, n'avaient pas eux aussi fait cause commune avec l'abbé

¹ René Jasinski, Molière (Paris: Hatier, 1969), p. 124.

² Ibid., p. 124.

Rouillé dans leur dénonciation de "l'immoralité" de Molière. Bourdaloue accusait Molière d'avoir tourné les choses les plus saintes en ridicules. Dans ses Maximes et Réflexions sur la Comédie, Bossuet s'en prend à Molière avec sa fureur habituelle, et le condamne pour avoir mis sur la scène ce qu'il y a de plus "grossier" et de plus "illicite", et pour avoir continué à mal orienter le chrétien en grandissant la "prostitution", dont, selon ce grand maître de la chaire, les comédies italiennes étaient remplies. Répondant au père Caffaro qui n'avait vu dans le théâtre de Molière rien de contraire aux bonnes moeurs,³ Bossuet parle des impiétés et des infamies dont sont pleines les comédies de Molière "qui a rempli tous les théâtres des équivoques les plus grossières dont on ait jamais infecté les oreilles des chrétiens."⁴ Molière aurait écrit des pièces où la vertu et la piété étaient soi-disant toujours ridicules, "la corruption toujours excusée et toujours plaisante et la pudeur toujours offensée, ou toujours en crainte d'être violée par les derniers attentats."⁵ Il était fermement convaincu dans le bien-fondé de ses jugements car, selon lui, il n'y avait pas de doute que Molière avait été sévèrement puni par Dieu pour avoir essayé de corrompre les bons

³ Le prêtre Caffaro aurait dit: "Elle (Tartuffe) est si épurée à l'heure actuelle qu'il est sur le théâtre français, qu'il n'y a rien que l'oreille le plus chaîte ne pût entendre."

Bossuet, Oeuvres complètes, comp. F. Lachat (Paris: Louis Vivès, 1885) XXVII, 21.

⁴ Ibid., p. 22

⁵ Ibid., p. 21

chrétiens. Il écrit avec une certaine dureté de cœur:

Il (Molière) a fait voir à notre siècle le fruit qu'on peut espérer de la morale du théâtre qui n'attaque que le ridicule du monde, en lui laissant cependant toute sa corruption. La postérité saura peut-être la fin de ce poète comédien, qui en jouant son Malade Imaginaire ou son Médecin par force, reçut la dernière atteinte de la maladie dont il mourut peu d'heures après, et passa des plaisanteries du théâtre parmi lesquelles il rendit presque le dernier soupir, au tribunal de celui qui dit "Malheur à vous qui riez car vous pleurerez".⁶

Si on rejette in toto les affirmations gratuites⁷ des hommes d'église, on peut cependant très bien comprendre leur fureur vis-à-vis d'un auteur qui s'est donné la mission de détruire une fois pour toutes le mythe de la sincérité et de l'infalibilité de ces hommes qui n'avaient rien d'autre que leurs habits pour prouver à la masse leur piété. Les idées de Molière, qui montraient la faiblesse du système religieux, portaient à la religion des atteintes redoutables, car Molière avait l'habileté de donner de petits coups narquois qui accentuaient l'écroulement du château des cartes qu'il était devenue la religion. Si Molière mettait en ébullition de fureur ces esprits façonnés sur l'ancienne matrice, c'est que la nouvelle morale qu'il proposait donnait un coup dur à la vieille, à laquelle se tenait l'élite de l'église, et qui voulait régler la vie des humains selon

⁶ Ibid., p. 27.

⁷ Bossuet refuse d'appuyer ses affirmations par des preuves concrètes. Il se contente d'un vague "Ne m'obligez pas à répéter ces discours honteux". Bossuet, p. 22.

des dogmes, des règles établies, et qui punissait tous ceux qui, dans une tentative de se libérer de ces chaînes, prenaient une route contraire à celle prescrite par les règles ecclésiastiques. Son crime, c'était de prendre parti contre ceux pour qui aimer Dieu impliquait le renoncement du plaisir, du monde et de la vie elle-même; c'était d'avoir dit qu'il faut aimer la vie terrestre, qu'il faut la vivre pleinement sans donner trop d'importance aux doctrines qui mettaient l'accent sur l'ascétisme. Si les hommes de l'église ont si violemment parlé de "l'immoralité" de Molière, c'est que la religion se sentait menacée par un comédien qui voulait remplacer "la folie de la Croix" par sa sagesse en dénonçant la superstition religieuse dont se servaient les prêcheurs pour étouffer le côté naturel de l'homme. A l'austérité et à la sévérité du Christianisme, à l'enfer et aux "Chaudières bouillantes" avec lesquelles Arnolphe essaie de terroriser sa pupille, Molière répond par la liberté et par une adhésion à l'instinct et à la nature. Il ne faut donc pas s'étonner que des dévots pour qui l'on ne vit selon la bonne morale que si l'on vit dans l'austérité complète aient poussé de si hauts cris. C'était là que le bât les blessait.

D'autres critiquent Molière dans le même sens. Si Fénélon ne partage pas à l'égard de Molière l'opinion injuste et passionnée de Bossuet, il s'attaque également à Molière pour avoir donné un tour gracieux au vice, et pour avoir traité la vertu avec une austérité odieuse et ridicule.⁸

⁸ Fénélon, Oeuvres complètes (Lille: L. Lefort, 1850), VI, 638.

Répétant avec plus de force et de mordant l'opinion de Fénélon, J. J. Rousseau s'élève contre la ridiculisation de la vertu par l'auteur comique; il est hanté par l'idée selon laquelle Molière aurait consciemment et systématiquement raillé les valeurs sociales et les bonnes moeurs dans le but de faire rire le parterre, et de gagner de l'argent. Dans sa Lettre à d'Alembert, Rousseau s'en prend à Molière d'abord pour avoir tenté d'apporter du chaos là où il y avait de l'ordre; il ne peut pas accepter l'idée que Molière tourne en ridicule les pères et les maris qui avaient, selon lui, des droits sacrés sur leurs enfants et leurs femmes respectivement.

Voyez comment, pour multiplier ses plaisanteries, cet homme trouble tout l'ordre de la société, avec quel scandale il renverse tous les rapports les plus sacrés sur lesquels elle est fondée, comment il tourne en dérision les respectables droits des pères sur leurs enfants, des maris sur leurs femmes, des maîtres sur leurs serviteurs.⁹

Il voit dans George Dandin l'apologie et la glorification de l'adultère, car le parterre applaudit au mensonge, à l'impudence et à "l'infidélité" d'Angélique, et rit de la stupidité de Dandin. Dans Le Misanthrope il trouve de quoi prouver son affirmation. Molière y aurait montré du dédain pour un homme franc et sincère qui ne demandait rien d'autre que l'extirpation des maux dont souffrent les humains. Il aurait ridiculisé Alceste parce que ce dernier défendait la vertu pure, et il aurait fait applaudir Philinte, cet ami du genre humain qui n'est

⁹ J. J. Rousseau, Oeuvres, "Lettre à Monsieur d'Alembert et Théâtre", (Paris: Lefèvre, 1820), XI, 50.

en fin de compte l'ami de personne car il a des maximes

... de ces gens si doux, si modérés, qui trouvent toujours que tout va bien parce qu'ils ont intérêt à ce que rien n'aille mieux, qui sont toujours contents de tout le monde, parce qu'ils ne se soucient de personne; qui, autour d'une bonne table, soutiennent qu'il n'est pas vrai que le peuple ait faim. . . .¹⁰

Si Rousseau n'a pas critiqué Molière au nom de la religion, ses remarques restent cependant aussi inacceptables que celles de Bossuet ou de Bourdaloue. Rousseau a tort de prononcer des jugements sévères en se basant sur la morale bourgeoise que Molière rejettait partiellement; il semble que Rousseau s'en prend à Molière non pas parce que le message du comédien est immoral, mais plutôt parce que sa nouvelle morale, son nouveau "libéralisme" met en question l'existence de la morale bourgeoise qui gagnait du terrain à l'époque de Rousseau. A la veille de la Révolution Française, les bourgeois jouaient un rôle de premier ordre dans la coalition des bourgeois et du prolétariat qui allaient renverser l'Ancien Régime. Qui nous dit que l'autorité d'un père, ou d'un mari est sacrée, et doit être obéi en dépit de la nature répugnante de cette autorité qu'ils ne possèdent que grâce à l'usage et à la convention sociale? Les sceptiques du XVIIe siècle, La Mothe Le Vayer en particulier, rejettaien l'idée émise par Rousseau un siècle plus tard, et disaient, avec raison d'ailleurs, que l'opinion selon laquelle les pères ont des droits inhérents sur leurs enfants était sans fondement.

¹⁰ Ibid., p. 56.

C'est au nom du bonheur que Cléante et Elise se révoltent contre un Harpagon qui se soucie beaucoup plus de la condition de son coffre-fort que du bien-être de ses enfants. C'est également au nom du bonheur qu'Agnès rejette le tyran Arnolphe dont la jalousie maladive porte atteinte à la notion de liberté si chère à Molière. Le comportement d'Angélique de George Dandin est sans doute inquiétant, mais cette inclination vers l'adultère et l'infidélité est la conséquence inévitable de cette morale que Rousseau défend, et qui donnait au père un pouvoir despotique sur sa fille surtout lorsqu'il s'agissait de choisir un mari pour elle. A une époque où nous sommes à la recherche du bonheur, nous comprenons difficilement le point de vue de Rousseau sur des sujets tels que le mariage et l'autorité maritale ou paternelle. Quant à ses remarques sur Le Misanthrope nous sommes d'accord pour dire qu'Alceste est droit, sincère et estimable, mais on chercherait en vain un exemple dans la pièce où Molière prêcherait l'immoralité. Si Rousseau a raison de constater que Philinte est traité avec beaucoup d'indulgence et de sympathie par Molière, il se base malheureusement sur les idées courantes de son époque dans sa dénonciation de Philinte. La complaisance, idéal de l'homme du XVIIe siècle, était devenue synonyme de corruption au XVIIIe siècle, une époque où les porte-parole de la bourgeoisie étaient opposés à l'absolutisme si tant que la morale de Philinte paraissait haïssable, alors que l'intransigeance d'Alceste devenait une vertu positive digne des plus grands héros. Cette intransigeance devait être imitée par les révolutionnaires dans leur lutte contre l'Ancien Régime. Cette

interprétation, basée sur des critères nouveaux du XVIII^e siècle, et opposés à ceux de Molière, est très éloignée des buts de Molière dans la pièce. Une autre théorie, émise par Jean Lecomte, explique que des raisons personnelles aient pu pousser Rousseau de chanter les louanges d'Alceste et de dégrader Philinte. C'est en 1757, alors qu'il se querelle avec Grimm et Madame d'Epinay, que Rousseau écrit sa Lettre à d'Alembert; la même année, il quitte l'Ermitage pour s'installer à Montmorency, et on l'appelle "ours". Ainsi, lorsqu'il défend Alceste, c'est lui-même qu'il défend; dans sa critique contre Philinte, c'est "un coup de griffe" à Grimm qu'il lance. L'interprétation de Rousseau reste en somme contestable. Si Molière a rendu Alceste comique, ce n'est pas parce qu'il incarnait des vertus, mais plutôt à cause de son inélasticité, de sa monomanie et de son manque de bon sens et de mesure.

Par contraste avec Bossuet, Bourdaloue, et Rousseau, Alphonse Leveaux reste convaincu que les principales comédies de Molière exercent sur l'esprit et le cœur une influence moralisatrice, car, d'un côté, le "moraliste" nous montre où se trouve le devoir, la sincérité et l'honnêteté, et de l'autre côté, il nous fait voir la laideur du vice. Il voit dans les œuvres de Molière une morale essentiellement pratique, qui peut être prise pour règle dans la vie de tous les jours. Maintenant qu'il y a toujours quelque chose de sérieux dans les éclats de rire de Molière, il manifeste son admiration pour le comédien en disant qu'il ne connaît pas de meilleurs cours de philosophie morale que le répertoire de Molière.

Il ajoute vers la fin de son livre:

Je crois avoir suffisamment prouvé par de très nombreuses citations, que la morale du théâtre de Molière vaut bien celle des meilleurs livres, et atteint plus sûrement le but en se faisant mieux écouter.¹¹

Mais si nous acceptons en principe la conclusion à laquelle il arrive (quoique nous y voyons de l'exagération), nous ne pouvons nous empêcher de constater que son admiration l'entraîne trop loin, et qu'il y a quelque chose de singulier et de surprenant dans sa tentative de trouver à tout prix la philosophie morale dans chaque discours des personnages des œuvres pour proclamer ensuite avec certitude que c'est là la philosophie morale de l'auteur. Dans son analyse où il simplifie outre mesure, il oublie que les œuvres de Molière sont d'abord des œuvres comiques, et que les discours de plusieurs personnages sont inclus pour l'effet comique plutôt que pour exprimer des pensées de l'auteur. Il cite le discours d'Anselme pour affirmer que Molière était contre les mariages d'amour.

Ah! Léandre. . . .

Ouvrez un peu les yeux sur votre aveuglement.

Si notre esprit n'est pas sage à toutes les heures,

Les plus courtes erreurs sont toujours les meilleures.

Quand on ne prend en dot que la seule beauté,

(L'Etourdi, IV, 111)

La morale des Précieuses Ridicules serait mise dans la bouche de Gorgibus car Molière aurait écrit cette pièce pour demander aux femmes de ne pas

¹¹ Alphonse Leveaux, L'Enseignement Moral dans les œuvres de Molière (Compiègne: Imprimerie A. Mennecier et Cie., 1883), p. 143.

trop se farder car selon Leveaux qui semble être bien renseigné:

. . . les femmes du monde au XVIIe siècle, je veux dire en grand nombre, se maquillaient plus encore que celles de notre temps.¹²

Et il cite le discours de Gorgibus pour prouver son point de vue:

Ces pendardes-là, avec leur pommade ont, je pense, envie de me ruiner. Je ne vois partout que blanc d'oeufs, lait virginal, et mille autres brimborions que je ne connais point. Elles ont usé depuis que nous sommes ici, le lard d'une dizaine de cochons, pour le moins; et quatre valets vivraient tous les jours des pieds de moutons qu'elles emploient.

(Les Précieuses Ridicules, ii)

Ce serait là, selon Leveaux, la morale des Précieuses Ridicules! Il se trompe de nouveau dans son analyse des Femmes Savantes lorsque, considérant Chrysalde comme le porte-parole de Molière, il conclut que Molière pensait que les femmes doivent s'occuper de leur ménage, de leurs enfants et de la dépense de la maison. Il nous est difficile d'accepter l'idée que Molière plaide la cause de l'ignorance pour les femmes. La spirituelle Uranie de La Critique de L'Ecole des Femmes, Léonor de L'Ecole des Maris et Henriette des Femmes Savantes, pour ne citer que quelques-unes, fournissent la preuve du contraire.

D'autres critiques sont d'avis que la vocation comique suppose nécessairement une certaine médiocrité de pensée. Parmi ceux qui tentent de diminuer la valeur morale des œuvres de Molière, Emile Faguet

¹² Ibid., p. 16.

est sans doute le plus connu.¹³ S'il soutient que le grand souci de moraliser, qui était une des inclinations les plus fortes du théâtre de 1630, n'a pas touché Molière, il admet néanmoins que ses pensées sont des "pièces à thèses",¹⁴ que le théâtre de Molière, tout en étant un théâtre de moeurs est aussi un théâtre d'idées. Mais pour Faguet, Molière ne serait pas différent des comédiens de troisième ordre qui se spécialisaient, comme nous l'avons déjà vu, dans des farces bouffonnes, n'ayant pas d'autre but que de faire rire et de passer une morale rudimentaire. En faisant la synthèse des idées que Molière aurait, selon lui, soutenues, il ne trouve que des thèmes si superficiels, et si terre-à-terre qu'ils auraient à peine aidé Molière à survivre à l'érosion graduelle de trois cents ans. Quelle est la morale de Molière? se demande-t-il.

Celle-ci: il faut éviter l'affection dans le parler et le romanesque. (Les Précieuses Ridicules). Il faut avoir confiance dans les tendances naturelles, et ne pas se mêler de la contrarier (L'Ecole des Maris; L'Ecole des Femmes). Il faut être sincère et il ne faut point être coquette. (Le Misanthrope). Il ne faut point être hypocrite. (Tartuffe). Il ne faut point sortir de sa sphère. (Le Bourgeois Gentilhomme). Il faut avoir en défiance et en horreur le pédantisme. (Les Femmes Savantes). Au total: Confiance en la nature,

¹³ Samuel Alexander partagerait le point de vue de Faguet. Il pense que le genre comique ne permet pas qu'on parle des grands idéals. "Comedy does not deal with great ideals, not with great passions. But it rests on the sound usage established by serious men for the daily food of mankind".

Samuel Alexander, Philosophical and Literary Pieces (Westport: Greenwood Press, 1970), p. 180.

¹⁴ Emile Faguet, Dix-septième siècle (Paris: Boivin & Cie. 1930), p. 290.

horreur du mensonge et de l'affection sous toutes leurs formes. C'est une morale, mais très étroite et assez basse.¹⁵

Basse et étroite, sans nul doute, si on continue à analyser ses pièces en portant des visières. Nous aurions pu accepter l'interprétation de Faguet si nous pensions que Molière ne s'est jamais soucié de faire la morale dans ses œuvres. Or nous avons établi, preuves à l'appui, que Molière avait délibérément inclus des pensées dans ses pièces comiques sinon pour améliorer les gens, du moins pour les mettre en garde contre les plaies qui rongent la société. Qu'il ait entretenu ce projet grandiose pour ses œuvres et qu'il ait choisi de n'y inclure que des pensées qui brillent par leur médiocrité nous paraît surprenant. De plus, Molière dont la qualité géniale est hors de doute selon l'avis de tous les critiques, y compris Faguet lui-même, n'avait nullement besoin d'écrire des pièces pour propager des idées d'une simplicité enfantine, et connues de tout le monde... Nous montrerons plus loin que les œuvres de Molière sont douées de pensées beaucoup plus complexes que Faguet ne le croit; il nous suffit, pour le moment, de prendre un exemple pour démontrer que le Molière terre-à-terre que Faguet veut nous présenter est basé sur une appréciation limitée et inadéquate des œuvres en question. Dans Tartuffe, Molière nous aurait tout simplement demandé, selon les dires de Faguet, d'éviter l'hypocrisie. Certes Molière dénonce l'hypocrisie lorsqu'il démasque le soi-disant dévôt qui, sous le voile de la piété, ose s'ingérer

¹⁵ Ibid., p. 290.

dans la maison d'une famille bourgeoise pour y troubler la paix et le bonheur. Mais si on ne voit que cet aspect de l'oeuvre, on ne fera pas justice à l'auteur. En nous montrant la bêtise d'Orgon dont le zèle ardent fait oublier le bonheur terrestre en faveur du bonheur céleste, Molière ne condamne-t-il pas la vision religieuse d'Orgon qui nécessite un effort surhumain, du sacrifice et de l'ascétisme? En nous montrant sa sympathie pour la fille d'Orgon, Mariane, Molière ne se met-il pas du côté des apôtres du bonheur?

Dans une analyse beaucoup plus perspicace que celle des critiques dont nous avons parlé jusqu'à présent, Ferdinand Brunetière, un des premiers à parler de la philosophie de Molière, inscrit Molière au nombre des philosophes de la nature; Molière nous demande d'être naturel, d'imiter la nature et de suivre notre instinct car, selon Brunetière, Molière partage la doctrine des libertins du XVIIe siècle, qui maintenaient qu'il n'y a :

Point d'autre divinité, ni puissance souveraine au monde que la nature, laquelle il faut conter en toutes choses sans rien refuser à notre corps ou à nos sens de ce qu'ils désirent de nous.¹⁶

Brunetière affirme que Molière lance, dans ses pièces, une vive attaque contre ceux qui fardent la nature. Cathos, Madelon et les autres précieuses deviennent ridicules dans la mesure où elles croient pouvoir rectifier et perfectionner le langage naturel. Les maris "loups-garous"

¹⁶ Ferdinand Brunetière, "Etudes sur le XVIIe siècle, La Philosophie de Molière", Revue des deux Mondes, IV, (1890), 658.

vont également contre la loi de la nature lorsqu'ils tentent de réprimer l'instinct naturel de leurs "femmes". Brunetière écrit:

Au lieu de prier tout simplement M. de Mascarille de s'asseoir, lui dites-vous, peut-être, avec les demoiselles Gorgibus: "Contentez donc un peu l'envie que ce fauteuil a de vous embrasser", vous êtes parfaitement ridicule, comme n'étant pas du tout naturel. Mais au lieu d'outrer la nature, et de la rendre, s'il était possible, aussi ridicule que nous, prétendons-nous peut-être la forcer, la contraindre, et la discipliner? Prenons garde, nous courrons le sort de Sganarelle de L'Ecole des Maris avec son Isabelle, et nous ne sommes plus seulement ridicule, mais nous commençons d'être dur, d'être sot, d'être odieux.¹⁷

L'échec du système autoritaire d'Arnolphe, tout comme celui de Sganarelle de L'Ecole des Maris révèlerait la toute-puissance de la nature qui réussit à détruire les plus grandes précautions prises pour la contrarier. Arnolphe, "honnête homme en certaines choses",¹⁸ n'est ridicule que dans sa tentative de refouler la nature en élevant Agnès dans l'ignorance la plus complète alors que la nature demande plutôt une éducation saine et compréhensive dans la liberté totale. En dépit de sa persistance à garder Agnès renfermée dans une chambre, la nature sort victorieuse, car Agnès rejette instinctivement toutes les contraintes de son tyran pour choisir le plaisir, et à travers le plaisir, le bonheur.

Que veut-on de plus clair? demande Brunetière. Et à moins de sortir des bornes de son art, à moins de prêcher sur la scène, comment voudrait-on que Molière

¹⁷ Ibid., p. 662.

¹⁸ Ibid., p. 663.

nous eût dit qu'on ne change point de nature en son fond, que quiconque l'essaie, il lui en coûte cher; et conséquemment, que le principe de tous nos maux, c'est de vouloir le tenter.¹⁹

La religion, lorsqu'elle prétend s'ériger en guide de la vie, est également un fardeau anormal dans la mesure où elle enseigne le détachement du monde, l'abnégation de soi-même, et le pur amour de Dieu à l'exclusion de l'amour des humains. Alors que les dévots, vrais ou faux, insistent sur la corruption foncière de l'homme, et nous demandent de tenir en bride nos instincts si nous voulons éviter la damnation éternelle, Molière, lui, nous dit Brunetière, montre dans Tartuffe qu'il faut rejeter toutes les contraintes religieuses pour jouir pleinement de la vie, car la vie est bonne, et avant qu'elle nous échappe, il faut se hâter d'en jouir. En bref, pour Brunetière, rien n'est plus évident. "Suivons donc la nature, voilà pour Molière la règle des règles."²⁰ Vouloir la contraindre, c'est essayer en vain de ramer contre le cours de l'eau, selon l'heureuse expression de La Mothe Le Vayer.

Si "thèse" et "philosophie" sont des mots dont Mornet semble hésiter à se servir à l'endroit de Molière, il soutient l'opinion que Molière a introduit, dans ses œuvres, des idées qu'il jugeait les meilleures pour sauvegarder le plaisir et le bonheur des individus

¹⁹ Ibid., p. 663.

²⁰ Ibid., p. 680.

dans la société. Il accepte en entier la philosophie de la nature proposée par Brunetière. Il trouve que c'est tout-à-fait naturel pour Agnès, jeune et fraîche, de s'énamourer du jeune homme aimable qu'est Horace. La nature pousse Agnès à oublier complètement son "devoir" vis-à-vis celui qui l'avait tirée de la pauvreté pour lui donner la sécurité bourgeoise. La nature voudrait que la femme se marie, ait des enfants, et s'occupe de la cuisine.

Il n'est pas voulu par elle qu'elle lise des romans peu naturels, prétende calquer la vie sur leurs extravagances et brille parmi les beaux esprits et les pédants; donc Cathos, Madelon, Philaminte, Armande auront tort.²¹

Molière s'en prend aux médecins parce que ces derniers essaient de combattre la nature avec leur remèdes; la nature a créé des maladies, et les médecins doivent laisser ces maladies ronger les victimes sans leur apporter du soin médical.

Le mieux est de laisser agir la nature qui combat d'elle-même et mieux que les médecins la maladie.²²

On a du mal à accepter une thèse semblable. Cathos, Madelon et les Précieuses des Femmes Savantes ont tort non pas parce que la femme idéale devrait rester dans la cuisine, mais plutôt parce qu'elles sont des imposteurs dont le souci primordial est d'éblouir leur pareil

²¹ Daniel Mornet, Molière (Paris: Boivin & Cie., 1947), p. 87.

²² Ibid., p. 87.

en récitant d'une façon mécanique les madrigaux, les épigrammes et les impromptus; Molière raille en elles les affectations de langage et l'esprit romanesque. Quant à la supposition que Molière était adversaire de la médecine -- donc du progrès scientifique -- parce qu'il croyait dans l'effet bienfaisant de la nature, elle reste difficile à soutenir. L'incompétence de ces anges exterminateurs avec leur:

Clisterium donare
Postea seignare
Ensuite purgare.

(Le Malade Imaginaire. 3ème intermède)

était bien connue dans la société française du XVIIe siècle; et là où leur remède arrivait à guérir accidentellement un malade, les gens attribuaient la guérison à la puissance de la nature plutôt qu'à l'habileté des médecins. Le corps humain était généralement considéré comme région de mystères par les practiciens du XVIIe siècle, l'époque où la science médicale n'était qu'une "déesse aux yeux clos et aux oreilles bouchées."²³ Molière, s'attaquait-il aux médecins parce qu'il croyait que seule la nature, les ressources obscures de l'organisme travaillaient à la guérison des malades? On ne saurait le dire avec certitude. Cependant on sait que les railleries dirigées contre les médecins étaient un élément traditionnel de la farce italienne et française. Il se peut que Molière ait songé à continuer la tradition. On sait aussi que Molière avait des griefs personnels contre les médecins.

²³ Emile Magne, Une amie inconnue de Molière (Paris: Emile-Paul frères, 1922), p. 70.

Si l'on en croit, Grimarest, Molière a voulu se venger à la fois des médecins qui n'arrivaient pas à le guérir, et d'un médecin, Louis-Henry Daquin, propriétaire d'une maison qu'il louait, et qui lui avait demandé de vider les lieux.²⁴ Et enfin n'oubliions pas l'incident qui entraîna la mort d'un grand ami de Molière, l'abbé Le Vayer; ce dernier tomba malade en septembre 1664, et des trois médecins qui le soignaient, André Esprit voulait se débarasser des traitements traditionnels pour essayer un remède nouveau, le vin émétique, dont l'efficacité ne tarda pas à se manifester à en juger par la mort subite de l'abbé. Molière, durement frappé par la perte de son ami intime, n'oublia pas le docteur Esprit, et les médecins devinrent plus qu'auparavant sa cible.²⁵ Coup sur coup, il les attaqua. Dans Don Juan (1665); dans L'Amour Médecin (1665), Le Médecin malgré lui (1666), Monsieur de Pourceaugnac (1669), Molière était beaucoup plus intéressé à démasquer ces fantoches gonflés de vent, ces profiteurs de la crédulité publique qui, vains de leurs fragiles connaissances, hasardaient la vie humaine pour acquérir, en tuant leur malade, quelques certitudes. La théorie selon laquelle Molière s'en prend aux médecins parce qu'il croyait dans la toute-puissance de la nature en tant que remède pour les maladies n'est pas soutenue d'une façon convaincante.

²⁴ Antoine Adam est d'avis que Grimarest n'est pas loin de la vérité dans son récit relatif à cet incident.

Antoine Adam, Histoire de la littérature française au XVIIe siècle, tome III, p. 338.

²⁵ Ce point de vue est également soutenu par A. Sells dans A. Sells, "Molière et La Motte Le Vayer", Modern Language Review [(1933), XXVIII, 361.]

Mornet est beaucoup plus convaincant lorsqu'il place les œuvres de Molière dans le débat intellectuel -- ayant trait à la passion -- qui faisait rage au XVIIe siècle. Dans ce débat qui avait captivé l'élite de "l'âge classique", il y avait ceux qui pensaient que la passion, exemple vivant de notre condition déchue, est la source même de tous nos maux, et, de ce fait, doit être enrayée de notre système. C'est dans le but de se délasser de la passion que plusieurs chrétiens adhérèrent au mouvement janséniste qui se présente dans ses débuts comme un mouvement de "solitaires", d'ermites, quittant le monde pour se retirer dans la solitude et en Dieu. Si Barcos, Arnauld et Nicole s'étaient retirés loin du commerce des hommes pour se refugier à Port Royal, c'est parce qu'ils voulaient mener une vie dépourvue de tout plaisir charnel et terrestre afin de pouvoir se plonger dans une éternelle méditation divine dans l'espoir que celle-ci leur permettrait de bénéficier de la grâce de Dieu. Nicole avait écrit son Traité de la Faiblesse de l'Homme pour demander à ses lecteurs de résister à tout prix à ce piège de Satan, la passion. Un autre auteur obscur, Marin-Cureau, donne l'explication physiologique des passions en ces termes:

Ce sera lors ainsi que nous ferons voir le reste des extravagances que l'amour fait faire. Quoi qu'à la vérité je ne pense pas qu'on les puisse dire toutes. Car outre qu'il n'y a point de dérèglement aux autres passions qui ne se trouvent en celle-ci, qu'elle est capable de toutes les folies qui peuvent entrer un esprit égaré. . . .²⁶

²⁶ Daniel Mornet, p. 81.

Par contre, une autre école réfute les arguments de ces censeurs de la passion pour affirmer que la passion, en elle-même, n'est pas nécessairement mauvaise, que l'homme sage, qui sait se servir de la raison, pourra s'en servir d'une façon utile et salutaire. Mornet cite Cœffeteau:

Vouloir bannir l'amour de la vie civile et de la conversation (c'est-à-dire des rapports) des hommes, ce serait non seulement comme ravir à l'année sa plus belle saison, mais outre cela ce serait comme arracher le soleil du monde et remplir tout l'univers d'horreur et de confusion.²⁷

A la question "les passions sont-elles péchés-elles-mêmes?", Elie Pintard répond dans son livre La Philosophie Morale, par un "non" catégorique.²⁸ Molière, dont la vie était une recherche du bonheur si nous en croyons ses biographes, se serait donné pleinement à la cause de l'école qui ne voyait rien de répréhensible dans la passion. L'Ecole des Maris et L'Ecole des Femmes sont donc écrites pour un but bien précis: il s'agit d'étayer la thèse des défenseurs de passion en démontrant à travers les aventures d'Ariste, de Sganarelle, d'Arnolphe et d'Agnès que l'autorité brutale et despotique est peu de chose devant la puissance de la passion qui tiendra toujours le haut du pavé. Arnolphe aura beau parler du devoir, de reconnaissance et de l'enfer à Agnès; il aura beau

²⁷ Ibid., p. 80.

²⁸ Ibid.

répéter à Agnès en s'arrachant les cheveux, qu'à son amour, rien ne peut s'égaler; Agnès répondra par la passion et le plaisir:

Chez vous le mariage est fâcheux et pénible,
Et vos discours en font une image terrible;
Mais, las! il le fait, lui, si rempli de plaisirs,
Que de se marier il donne des désirs.

(L'Ecole des Femmes, V, iv)

Pour Paul Bénichou, Molière serait non seulement un apologiste du plaisir et de la nature, mais aussi le porte-parole de la morale aristocratique.²⁹ Il rejette la conception traditionnelle qui ne trouve que des idées bourgeois dans l'œuvre de Molière, et insiste sur le fait que Molière, bien qu'issu de la classe bourgeoise, a toujours témoigné d'une médiocre estime pour son milieu; cela aurait eu, selon Bénichou, une influence prépondérante sur la tournure que ses œuvres devraient prendre. On ne peut nier le fait que la grande majorité des bourgeois de Molière sont des ridicules que l'auteur attaque pour leur

²⁹ Par contre, John Cairncross pense que les vertus que Molière soutient dans ses œuvres correspondent à des valeurs bourgeois. Il insiste sur le fait que bien que les bourgeois tels que "le vieux Gaulois arriéré et mal dégrossi" des Précieuses Ridicules, et Arnolphe aient été bafoués, ces personnages ne sont nullement ridicules en tant que bourgeois, mais en tant que bourgeois rétrogrades. Il ajoute que Molière ne ménage pas ses attaques contre les hommes de la cour; Molière dénonce certainement la complaisance excessive des marquis, et les "convulsions [des] embrassements", des snobs qui avec leurs canons, rubans et rhingraves poussent à l'extrême les affectations de la mode. Des critiques contre la noblesse ne manquent pas dans l'œuvre de Molière. On la voit principalement dans La Critique de L'Ecole des Femmes, L'Impromptu de Versailles, Le Misanthrope et George Dandin. Donneau de Visé s'en était aperçu d'ailleurs:

C'est railler toute la noblesse et rendre méprisables
des noms éclatants pour qui on devrait avoir du respect.
Lorsqu'il joue toute la cour et qu'il n'épargne que l'auguste personne du Roi. . . il ne s'aperçoit pas que cet incomparable monarque est toujours accompagné des gens qu'il veut rendre ridicules.

John Cairncross, Molière Bourgeois et Libertin (Paris: A. G. Nizet, 1963), p. 47.

avidité, leur couardise, leur passion possessive et enfin, pour leur mentalité boutiquière qui les guidait dans la vie de tous les jours. Et puisque Molière écrivait pour la cour de Versailles, il proposerait dans ses œuvres, non pas la morale d'un robin ou d'un boutiquier, mais celle des gens nobles.

Dans sa sagesse, écrit-il, on trouvera un composé de vertus solides et adroites par où s'exprime finalement l'équilibre de la civilisation courtisane. D'ailleurs cette sagesse, née de la cour, se donne en modèle à la société honnête tout entière. La cour n'est que le centre et le raccourci du monde monarchique.³⁰

Comme les nobles, Molière défendrait dans ses œuvres la dépense et la galanterie; comme les gens de la cour de Versailles, c'est lui qui partait en guerre contre le vieux temps auquel s'attachaient les bourgeois tels que Sganarelle (de L'Ecole des Maris) et Arnolphe. C'est lui qui se moque de la "barbarie turque", c'est lui qui rejette la morale oppressive des bourgeois vis-à-vis de leurs femmes en soutenant les revendications des femmes.

Il y a sans doute une ressemblance entre la morale courtisane et celle de Molière; mais si nous sommes d'accord en ce qui concerne le rôle de la cour dans l'élaboration de l'honnêteté, nous ne pouvons nous empêcher de dire que cette affirmation, telle qu'elle est formulée, nous semble être excessive. Nous ne pensons pas qu'on puisse voir dans les œuvres de Molière un simple reflet de vertus courtisanes. On se demande si Molière s'était lancé dans une carrière théâtrale expressément pour dénoncer la morale bourgeoise. La question de classe, si jamais elle

³⁰ Paul Bénichou, Morales du Grand Siècle (Paris: Gallimard 1948), p. 300.

se pose, peut être tranquillement reléguée au deuxième plan. Pour Molière, semble-t-il, l'important c'était de railler les travers des gens sans égard à la classe sociale de ses cibles. On accepte le fait que la plupart de ses personnages ridicules sont tirés de la classe bourgeoise, et qu'il rejette au nom de la nouvelle morale dont il est l'apôtre, les idées bourgeoisées sinéfastes à la jouissance de la vie. Mais notons aussi qu'il y a parmi les bourgeois de Molière des gens sensés, connaissant bien la mesure et la décence. Par exemple, le sage Cléante et le sympathique Ariste (de L'Ecole des Maris) viennent de la même classe sociale que les Harpagon, les Oronte, et les Jourdain. Il semble donc que Molière s'intéressait beaucoup plus à montrer du doigt la plaie là où elle se trouvait, sans souci d'opposer les conventions bourgeoisées à la façon de vivre des courtisans.

Comme on le constate, les œuvres de Molière ont donné lieu à des interprétations qui s'échelonnent curieusement d'un extrême à l'autre. La thèse qui condamne sans rémission l'immoralité de Molière dans l'ensemble de son œuvre est rejetée, pour de très bonnes raisons, par des critiques tels que Leveaux, Brunetière, Mornet et Bénichou qui, tout en admettant la présence d'une morale chez Molière, n'arrivent pourtant pas à trouver un point commun, chacun d'eux réagissant à sa propre façon devant l'œuvre inépuisable.

CHAPITRE III

L'EMPRISE LIBERTINE SUR LA PENSEE INTELLECTUELLE DU XVII^{ME} SIECLE ET SUR CELLE DE MOLIERE

Vue d'ensemble du mouvement libertin au XVII^{me} siècle

Les pièces de Molière ont été écrites pour un auditoire particulier, celui des années 1658 - 1673. Bien que Molière échappe à l'histoire par un saut dans l'éternité, bien que ses chefs-d'œuvre soient encore très vivants, et se renouvellent à mesure qu'évoluent les idées et les sentiments des lecteurs, il n'est pas moins vrai d'affirmer que si nous voulons mieux pénétrer dans l'intelligence de ses œuvres, une compréhension des idées philosophiques prédominant à l'époque de l'auteur serait d'une aide inappréciable. Cela nous éviterait une déformation de la pensée de Molière.¹ Il n'est certes pas essentiel de plonger Molière dans le milieu historique pour pouvoir apprécier son œuvre du point de vue comique, car ce qui est nécessaire dans ce cas, ce n'est pas une prise de conscience des courants philosophiques mais plutôt le sens de l'humour et un entendement de la technique dont il s'est servi. Notre tâche dans cette étude étant de dégager le fond des œuvres de Molière,

¹ Dans Qu'est-ce que la littérature, J. P. Sartre parle de l'entreprise d'une société sur un auteur. Il écrit: ". . . le public intervient, avec ses moeurs, sa vision du monde, sa conception de la société et de la littérature au sein de la société; il cerne l'écrivain, il l'investit et ses exigences impérieuses ou sournoises, ses refus, ses fuites sont les données de fait à partir de quoi l'on peut construire une œuvre."

J. P. Sartre, Qu'est-ce que la littérature? (Paris: Editions Gallimard, 1948), p. 99.

il est d'une importance primordiale pour nous d'analyser les tendances principales du milieu que fréquentait Molière, et d'énumérer quelques facettes du libertinage, mouvement qui avait laissé une marque profonde sur les esprits cultivés de l'époque.

Alors que les Jansénistes cherchaient la paix et la grâce divine dans l'isolement et la méditation, loin de ce monde qu'ils considéraient comme damné et complètement corrompu, un autre groupe de personnes -- il y avait parmi eux des gens de cour, de grands seigneurs, des philosophes spéculatifs, des gens de lettres, et des ivrognes, des "goinfres" qui ne s'intéressaient qu'aux plaisirs plus ou moins grossiers -- exerçaient une influence appréciable, surtout après 1620, sur la cour, l'église, le parlement, et évidemment sur l'homme de la rue. Il s'agissait des libertins. Ces récrutés venant des milieux divers n'avaient guère en commun que le goût et les habitudes de liberté; ceux qui scandalisaient Paris par leurs blasphèmes et leurs débauches à la façon de Don Juan manquaient de sagesse et de mesure, alors que d'autres, qu'on met généralement dans la même galerie, se réunissaient pour entamer, dans la liberté la plus complète, des discussions sérieuses sur des sujets aussi divers que les dogmes et les traditions religieux, l'importance de la nature, les coutumes des gens de différents pays, les régimes politiques. . . .

Le libertinage injurieux et blasphématoire, qui comprenait d'abord et avant tout la licence des moeurs, était en révolte ouverte contre le groupe religieux et la morale ascétique qui accentuait trop l'amour du ciel, alors que les débauchés, étant convaincus que l'ab-

stinance du plaisir était le plus grand péché, s'intéressaient énormément aux plaisirs terrestres. Ayant comme chef l'impie Théophile de Viau, les libertins de cette catégorie se réunissaient dans des cabarets pour y lancer les injures les plus sordides vis-à-vis de l'autorité religieuse. Prenant soin d'écarter des chansons "par trop ordurières",² Antoine Adam cite quelques chansons de Blot qui nous indiquent l'audace de ces libertins extravagants dans un siècle où le sentiment religieux n'était pas à dédaigner.

Messieurs, encore un mot
 Avant que je me taise.
 Je ne suis pas si sot
 De croire à la Genèse.³

Plus tard, alors qu'ils refusaient "l'extase" du paradis, ils chantaient en choeur autour d'une table bien pourvue:

Puisque qu'on nous conte qu'en la Gloire
 On n'y saurait manger ny boire,
 Je m'y verray tout estonné.
 C'est un vray mestier de viédaze!
 J'aime bien mieux être damné
 Que d'estre tousjors en extaze.⁴

² Antoine Adam, Les libertins au XVIIe siècle (Paris: Buchet/Chastel, 1964), p. 73.

³ Ibid., p. 75.

⁴ Ibid.

Adam explique que "viédaze" est une expression énergique qui revient à dire à une personne qu'il est un idiot.

Cette chanson blasphematoire qu'Adam tire du manuscrit 3127 de l'Arsenal jette une lumière sur l'esprit libre du XVIIe siècle:

Ne nous moquons point des Payens	Comme nous, ils avoient trois dieux.
La fable vaut la Bible.	Mais leur mère libelle
Jamais prêtre chez les Payens	Ne crût point en accouchant d'eux
Ne crût être infallible.	Rester encor pucelle.

La cour elle-même donnait le ton. Blot, (étant) un des amis intimes de Gaston d'Orléans, chantait ces chansons impies à la cour pour divertir les courtisans et le prince. Ce dernier, tout comme Madeleine, exprimait sa passion pour la liberté, et pour l'esprit de tolérance pratique. Monsieur, le patron de Molière, pouvait certes donner l'apparence d'un homme bien versé dans la religion lorsqu'il parlait de Dieu à la Reine mère qui était alors malade. Ses auditeurs ne se laissaient pourtant pas prendre:

Nous admirâmes qu'à son age, il pût
si bien parler d'une chose si excellente
et qu'il ne connaissait point encore par
une pratique véritable et solide.⁵

Fort indifférents aux questions religieuses, ces princes et ces seigneurs voyaient, de plus, le plaisir du millénaire dans les débauches des plus sordides. Bussy-Rabutin parle des amours à l'italienne à la cour; les modèles de la jeunesse de la cour -- les Guiche, les Vardes, les Manicamp . . . -- avaient comme objectif la poursuite amoureuse qui était une forme de conquête où la gloire s'évaluait au nombre et à la qualité des femmes conquises. On comprend très bien pourquoi Bourdaloue conseillait fortement au roi d'exterminer "de sa cour ce vice que l'église défend de nommer."⁶

D'autres prenaient modèles sur les princes aux libres échappées,

⁵ G. Perrens, Les libertins en France au XVII^e siècle (Paris: L. Chailley, 1896), p. 157.

⁶ Ibid., p. 157.

et se laissaient emporter dans des excès qui donnaient lieu au scandale. Le comte de Fiesque, fils de la gouvernante de Mademoiselle, et le comte de Bramas, chevalier d'honneur d'Anne d'Autriche n'étaient pas différents de Blotz. Le Chevalier de Roquelaure "disait la messe dans un jeu de Paume, mariait des chiens et faisait mille autres imprécations."⁷ Les incrédules de la société de Condé décidèrent un jour de jeter dans le feu un morceau de la vraie croix pour voir s'il brûlerait. Voyant que le morceau de bois restait intact, l'Abbé Bourdelet expliqua que c'était l'âge du bois qui en était la cause, et s'était résolu à trouver dans son laboratoire une substance qui allait le corroder. Quant à Bussy-Rabutin, il jugeait bon d'enlever du Bois de Boulogne Mme. de Miramion, alors connue comme la plus fameuse dévote du temps. Contrairement aux dévots qui faisaient pénitence en expiation de la mort du Christ le Vendredi-Saint, ces libertins, eux, se divertissaient, soupaient au château de Roissy en écoutant de la musique. Ils disaient que:

Pour être agréable à Dieu, il n'est pas nécessaire de pleurer, ni de mourir de faim; rions et faisons bonne chère.⁸

Opposé à ce type de libertins légers, bruyants et généralement vulgaires qui aimaient jouir de cette vie terrestre en rejetant la conception de l'intervention divine dans les affaires de l'homme, se

⁷ Ibid., p. 176.

⁸ Ibid.

trouve un autre groupe comprenant des penseurs et des philosophes qui étaient dans l'ensemble beaucoup plus posés malgré leur dévergondage passager. Ils se réunissaient dans des salons, ou dans des cercles privés pour parler des choses tantôt frivoles, et tantôt sérieuses.⁹ Certains de ces salons où des écrivains se faisaient applaudir en lisant leurs œuvres, n'étaient, à vrai dire, que légèrement supérieurs aux cabarets des libertins agressifs dont nous avons parlé plus haut. Dans ces salons, le mot cru ne choquait personne; on parlait de gorge, de jambe et de cuisse ouvertement; Mme. de Châtillon "faisait voir ses jambes aux habitués pour dire qu'on ne pouvait avoir la jambe mieux faite qu'elle."¹⁰ Dans le salon de Ninon de L'Enclos, se réunissaient de jeunes libertins tels que Chaulieu, Chapelle, Molière, Saint Evremond et La Fontaine dans une atmosphère de gaieté et de bonheur pour s'adonner aux frivités, et pour discuter, en d'autres occasions, de Platon, d'Aristote, d'Epicure ou de Descartes. On y faisait preuve de beaucoup de liberté de l'esprit et d'originalité dans le jugement. Aimant le plaisir et rejetant les contraintes sociales et religieuses, ces habitués considéraient la tolérance comme une des vertus les plus

⁹ Pendant la première partie du règne de Louis XIV, les salons étaient devenus une institution importante en France. Le salon de Mme de Rambouillet, celui de Mademoiselle au Luxembourg, celui de Mme Sablé à la Place Royale étaient les plus fréquentés.

¹⁰ Perrens, p. 152.

chères. Ce même esprit régnait parmi les gens de lettres qui se rencontraient dans des cabarets qui étaient très en vogue dans les années 40.¹¹

D'autres libertins encore se retirèrent discrètement dans leur tour d'ivoire; ceux-ci sont les "déniaisés" ou les "illuminés" qui se moquaient des ignorants, des esprits faibles qui se laissent mener par le nez, car, pour eux, le plus grand péché était la crédulité. Dans les Dialogues d'Orasius Tubero, La Mothe Le Vayer laisse entendre qu'il y a fort peu de bons esprits au monde, et "les sots, c'est-à-dire, le commun des hommes ne sont pas capables de nostre doctrine, et partout il n'en faut pas parler librement, mais en secret et parmy les bons Esprits, confidans et cabalistes."¹² L'Académie Putéane, cercle renfermé et strictement réservé aux "esprits forts", rassemblait des savants, des philosophes et des érudits autour de Pierre et Jacques Dupuy. Ceux qui faisaient parti de la Tétrade, groupe particulièrement uni, étaient Naudé, Le Vayer, Diodati et Gassendi — des hommes aux

¹¹ Ils se réunissaient dans des cabarets tels que "Le Petit Diable", "La Fosse aux Lions", "La Croix Blanche", "La Croix de fer", "Le Mouton Blanc". C'était à "La Croix de Lorraine" que Chapelle, bâtard du libertin notoire Luillier, tenait des "amicales assises" avec, parmi d'autres, Boileau et Molière; ce dernier selon Chapelle, était faible par tempérament, mais buvait assez "pour le soir être en goguette." Le cabaret de la Croix Blanche servait de rendez-vous à une société également libre comprenant des écrivains qui aux plaisirs épicuriens associaient de solides débats intellectuels.

¹² René Pintard, Le Libertinage érudit dans la première moitié du XVIIe siècle (Paris, 1943), p. 177.

idées et tempéraments différents, mais dont le désaccord ne tarda pas à céder la place à une entente harmonieuse.¹³ Ce qu'ils avaient en commun, c'était la recherche de la vérité et le désir de faire la chasse aux préjugés, aux affirmations fantastiques et aux folies des hommes crédules. Gabriel Naudé, qui, selon Perrens, ne buvait que de l'eau, avait étudié sous un certain Belurget, au collège de Navarre, qui se moquait ouvertement des miracles, de Moïse et de l'Evangile. A Paris, Naudé proclamait la toute-puissance de la nature, et rejetait visions, miracles et mystères; il affirmait que la religion n'était qu'une invention politique à l'aide de laquelle les hommes politiques gardaient le pouvoir sur le peuple superstitieux. Le Purgatoire n'était pour lui nul autre qu'une invention des hommes d'église pour s'emparer de l'argent des crédules. Il écrivait à la manière de Blot:

O la belle fiction
 O la rare invention
 Que ce feu du purgatoire
 Le pape n'était pas sot
 Qui nous donna cette histoire
 Pour faire bouillir son pot.¹⁴

Par contre, Gassendi, prêtre irréprochable qui disait sa messe "le dimanche et les jours de fête", était prêt à verser sa dernière goutte de sang pour défendre l'église catholique et les dogmes de sa

¹³ Notant la différence entre les quatre membres de la Tétrade, René Pintard écrit: "Naudé et Le Vayer sont des incrédules; Diodati sans doute un indifférent; Gassendi: un prêtre qui n'a pas renoncé à être un bon prêtre." Pintard, p. 174.

¹⁴ Perrens, p. 127.

religion. Ceci ne l'empêcha pas pourtant d'entretenir des doutes, ou même d'avancer des idées qui allaient à l'encontre des conceptions maintenues par l'église. A sa mort, il se demandait encore:

Je ne sais qui m'a mis au monde,
j'ignore quelle est ma destinée,
et pourquoi l'on m'en tire.¹⁵

Dans sa Vie d'Epicure, il voit dans l'univers une réalité concrète, composée d'atomes. L'être vivant est doué de sensibilité et de l'imagination, et n'est nullement supérieur aux animaux. Il manifeste une grande indépendance de pensée, et les libertins saluaient en lui un courageux ennemi des préjugés et un de leurs alliés dans la lutte qu'ils menaient pour l'affranchissement de la pensée. Malgré sa liaison avec l'église, Epicure l'avait séduit; étant convaincu que pendant longtemps Epicure avait été écarté injustement par ceux qui ne pouvaient le comprendre, il s'était résolu à ressusciter celui qui subordonnait sa philosophie à la recherche du bonheur, étroitement liée à l'honnêteté de la vie, la paix de l'esprit, le calme de l'âme et la modération.

Plus sceptique que tous les autres libertins, La Mothe Le Vayer, qui fut un genre de chef du scepticisme chrétien, faisait la critique du dogmatisme, et remettait en question, avec un mépris certain, les valeurs établies afin de ruiner l'orthodoxie religieuse. Certes, les écrits de Le Vayer ne sont nullement clairs et logiques à cause des

¹⁵ Ibid., p. 134.

réserves et des contradictions, et il est difficile de dire quelle part exacte revient à la sincérité ou aux prudences nécessaires. Changeant de casaque à la manière d'un caméléon, il dénonce au début la religion et les dogmes, pour défendre la foi sous Richelieu, et revient au scepticisme tout juste après la mort de Richelieu, le 4 décembre 1642. On peut écarter ses écrits sous Richelieu qui sont de nature purement politique. Lorsqu'il écrit librement, c'est du doute devant toutes les choses qu'il parle.

Toute notre vie n'est à le bien prendre
qu'une fable; notre connaissance qu'une
asnerie, nos certitudes que des contes:
bref, tout ce monde qu'une farce et
perpetuelle comédie.¹⁶

Lorsqu'il aborde le problème de la religion, il montre d'une façon très subtile que la religion n'est qu'une imposture inventée par les puissants.

... les plus grands législateurs ne se sont servis
de l'opinion vulgaire sur ce sujet, laquelle
ils ont non seulement fomentée mais accrue
de toute leur puissance que pour embouscher
de ce mors le sot peuple, pour le pouvoir
mener à leur fantasmie.¹⁷

Puisque la superstition -- entendons la religion qui met l'accent sur les miracles -- détruit le bon sens et la philosophie pour s'ériger en tyrannie absolue dans la vie des hommes; Le Vayer, qui ne gardait

¹⁶ René Pintard, p. 506.

¹⁷ Antoine Adam, p. 127.

qu'une soumission toute extérieure aux dogmes religieux, proposait cette tolérance et cette liberté de conscience qui étaient, selon lui, communs chez les Anciens, et qui leur avaient procuré la paix, l'ordre et le bonheur.

Pour atteindre ce bonheur, il faudrait épouser cette sagesse éclairée qui rejette les outrances pour s'installer confortablement dans une modération raisonnée afin de rendre la vie supportable dans la société des hommes. La condition sordide du monde telle qu'elle est -- avec ses Arsinoé, ses Harpagon et ses Oronte -- demande "une sage suspension du jugement, et cette époque' a pour naturelles compagnes l'ataraxie ou tranquillité de l'esprit, et la métriopathie ou mesure des passions."¹⁸ Si nous regardons les défauts des hommes à la manière rigide d'Alceste, la vie deviendra vite impossible et misérable. Le Vayer nous conseille fortement de flétrir l'indépendance des pensées individuelles sous les règles établies. Le repos, "le solide contentement", et la béatitude humaine se trouvent selon lui dans la modération. La doctrine du juste milieu est pour lui d'une importance capitale dans la conduite quotidienne.

Il cherche:

Une voie moyenne entre les excès contraires, entre la tradition et la nouveauté, entre le conformisme et l'indépendance, entre la

¹⁸ René Pintard, p. 508.

philosophie antique et la religion chrétienne.¹⁹

Soutenant fermement que la sagesse ne se manifeste pas inconsidérément, La Mothe Le Vayer répète dans Opuscules et des Petits Traités cette pensée de juste milieu:

Aimez avec volupté, mais sans folie; chérissez votre pays, mais sans haïr l'étranger. Suiyez la mode mais sans fuir la raison; évitez la vanité sans vous interdire un certain orgueil. Soyez libéraux mais sans profusion. Cédez à la fortune, mais sans vous fier à elle.²⁰

Cette morale n'est peut-être pas élevée; mais elle est certainement humaine et traitable. Ce "beau milieu" dont Le Vayer parle avec insistance dans ses écrits est une idée chère à la plupart des libertins érudits. La Fontaine avait le souci de la bienséance qui demandait un conformisme; Gassendi cherchait un équilibre heureux. Dans "les observations sur la maxime qui dit qu'il faut mépriser la fortune et ne se point soucier de la cour", Saint-Evremond trouve ridicule un honnête homme qui se fait l'honneur de mépriser la cour:

Tant qu'on est engagé dans le monde,
il faut s'assujettir à ses maximes,
parce qu'il n'y a rien de plus inutile
que la sagesse de ces gens qui s'érigent
d'eux-mêmes en réformateurs du siècle.
C'est un personnage qu'on ne peut sou-
tenir longtemps sans offenser ses amis
et se rendre ridicule.²¹

¹⁹ Ibid., p. 525.

²⁰ Ibid.

²¹ Saint-Evremond, Oeuvres Complètes (Paris: M. Didier, 1962), II, 150.

L'avertissement de La Mothe Le Vayer, selon lequel il faut nager entre deux eaux, était pris au sérieux par des gens instruits et pondérés, des gens du monde tels que le comte d'Olonne et le commandeur de Souvé, et par des grands seigneurs tels que Condé et La Rochefoucauld.

Tels sont en bref quelques traits de la remarquable physionomie du libertinage -- un mouvement qui avait exercé une grande influence sur les intellectuels du temps. Si nous faisons confiance au Père Mersenne, il y avait à Paris plus de cinquante mille libertins. Molière, en était-il un?

Molière, libertin et la morale de la "voie moyenne"

Il est à peine utile de rappeler qu'on ne possède rien de Molière, sinon ses chefs-d'oeuvres; ni lettres, ni journal, ni notes personnelles qui puissent nous aider à préciser quelle fut sa véritable doctrine philosophique. Cependant des quelques indications biographiques assez éparses mêlées malheureusement des traits légendaires, nous déduisons que Molière, sans s'agréger comme d'autres à un troupeau spécifique, était influencé, lors de son séjour à Paris, par une bonne partie de la philosophie libertine. Ennemi de l'orthodoxie et de l'ascétisme, il fréquentait des milieux assez libres, et il n'est pas impossible qu'il puise largement dans la pensée libertine lorsqu'il construit ses pièces. Des critiques se basent sur des données solides pour affirmer la sympathie de Molière pour ceux qui voulaient avec tant de ferveur que les progrès de l'humanité ne fussent pas entravés par l'entêtement de quelques aveugles et bornés qui voulaient imposer

leur lumière sur d'autres. La lutte contre l'esprit d'obscurantisme, entreprise par les libertins, était continuée avec beaucoup d'énergie par Molière. Pour Perrens, Molière est "libertin jusqu'aux moelles";²² pour John Cairncross, rien n'est plus évident: "Molière est bien libertin."²³ Antoine Adam est du même avis.

Le peu que nous savons de son éducation et de sa vie nous permet de dire que Molière fréquentait des libertins. Grimarest raconte que Molière, l'ami de Bernier et de Chapelle, avait reçu son éducation sous Gassendi qui "ayant remarqué dans Molière toute la docilité et toute la pénétration nécessaires pour prendre les connaissances de la Philosophie, se fit un plaisir de la lui enseigner. . . ."²⁴ Grimarest ajoute également qu'un autre libertin notoire, Cyrano de Bergerac, se glissa dans la classe de Gassendi, et qu'il n'y eut pas moyen de fermer la porte à celui qui était en effet très insinuant et difficile à effaroucher. Qu'il était un disciple de Gassendi, c'est un des points des plus discutés par les critiques. Gustave Michaut a repoussé dans la légende l'image d'un Molière aux genoux de Gassendi. En faisant le procès du témoignage du biographe, il rejette totalement l'idée d'une rencontre entre les deux, car au moment où le comédien rentrait à Paris, le philosophe s'en éloignait.

²² Perrens, p. 280.

²³ John Cairncross, Molière Bourgeois et Libertin (Paris: Librairie Nizet, 1963), p. 7.

²⁴ Grimarest, La Vie de Monsieur de Molière (Paris: M. Brient, 1955), p. 39.

Quelque mal en effet que l'on se doit donné jusqu'ici pour en rétablir la réalité, on n'a pas pu prouver seulement que Molière eût jamais vu de ses yeux Gassendi, bien loin d'en avoir reçu des leçons de philosophie.²⁵

Cette opinion n'est pas partagée par Antoine Adam qui trouve le récit de Grimarest vraisemblable, car Molière aurait été le disciple de Gassendi non en 1640, l'année où il était au collège de Clermont, mais entre les années 1641-1643 lors du séjour de Gassendi à Paris. Mesnard voit également des sérieux indices de la présence de Molière aux leçons de Gassendi. Quant à Mongrédiens, il est convaincu que dès 1642, Chapelle fréquentait un groupe des jeunes, notamment Molière, Bernier, et Cyrano de Bergerac au foyer familial où vivait Gassendi.

Qu'il ait connu Gassendi personnellement ou non, ou ne le saura peut-être jamais avec certitude. On ne peut cependant rejeter l'influence possible des idées de Gassendi sur Molière. On sait qu'il avait traduit les parties les plus audacieuses du de Natura Rerum de Lucrèce -- une oeuvre qui était le breviaire de Gassendi. C'est déjà une indication de l'intérêt de Molière. Ses relations libertines sont de plus bien évidentes. Son "meilleur ami" était Chapelle qui était, lui, un disciple du prêtre; la solide amitié qui existait entre les deux nous permet de supposer que même si Molière n'avait jamais été aux fameuses leçons de Gassendi, il avait, du moins, respiré, avec Chapelle, ("le

²⁵ Gustave Michaut, Les Débuts de Molière à Paris (Paris: Librairie Hachette, 1923), p. 68.

grand ivrogne du Marais") l'air du libertinage. On retrouve Chapelle à plusieurs reprises dans la vie de Molière. Grimarest atteste que les deux menaient une vie commune; Molière, qui ne se contentait pas de rencontrer Chapelle chez Ninon de l'Enclos avait toujours sa chambre retenue dans la maison d'Auteuil où Molière allait chercher du repos en compagnie de francs libertins tels que les Despréaux, les Jonzac, les Nantouillet et les Lulli. De plus Molière rencontrait Chapelle à la Croix Blanche, une cabale qui avait comme chef de file l'athée Des Barreaux. Molière fréquentait également une autre société qui était aussi libre que la Croix Blanche.

On y faisait collection de contes licencieux. Saint Réal pratiquait le vice italien, et Prioleau avait écrit un De Ref. . .ia que Molière voulait qu'on imprimât à toute force.²⁶

En outre, Molière avait des relations des plus étroites avec le grand philosophe sceptique La Mothe Le Vayer. En 1656, La Mothe Le Vayer quitte la rue des Bons-Enfants pour habiter Rue Traversière où il recevait des libertins qui y venaient en grand nombre sinon pour voir cet homme bizarre, du moins pour assimiler ses pensées qui, selon les dires d'Emile Magne, étaient très répandues dans les milieux intellectuels de Paris. Molière, qui revint à Paris en 1658 pour habiter la Rue Saint Thomas du Louvre visitait régulièrement la famille Le Vayer. Une étroite intimité semble exister entre eux: Honorée de Bussy écoutait et critiquait les pièces de Molière; quant à l'abbé, son affection pour

²⁶ Antoine Adam, Histoire de la littérature française au XVIIe siècle (Paris: Doumat, 1953), III, 239.

Molière était telle qu'il lui offrit un exemplaire de l'oeuvre de son père.²⁷ Assailli de divers côtés, dans sa vie publique comme dans sa vie domestique, c'est dans la maison amicale de Le Vayer que Molière trouvait le repos et des sources d'inspiration. Il semble que l'érudition fabuleuse du philosophe sceptique lui ait fourni des indications de modèles anciens à utiliser. René Jasinski a montré, d'une façon convaincante, qu'il y a non seulement un incontestable rapport d'expression, mais aussi une étroite affinité morale entre La Mothe Le Vayer et Molière sur des sujets aussi divergents que le pédantisme, les abus de l'époque, la critique de la médecine contemporaine, et la futilité

²⁷ A La Mothe Le Vayer qui était durement frappé par la mort de son fils, Molière envoya un sonnet qui est une preuve de plus de la cordialité qui existait entre le sceptique et le comédien.

Aux larmes, Le Vayer, laisse tes yeux ouverts:
 Ton deuil est raisonnable, encore qu'il soit extrême;
 Et lorsque pour toujours on perd ce que tu perds,
 La sagesse, crois-moi, peut pleurer elle-même.

On se propose, à tort, cent préceptes divers
 Pour vouloir, d'un œil sec, voir mourir ce qu'on aime,
 L'effet en est barbare aux yeux de l'univers,
 Et c'est brutalité plus que vertu suprême.

Je sais bien que les pleurs ne ramèneront pas
 Ce cher fils que t'en lève un imprévu trépas;
 Mais la perte par là n'en est pas moins cruelle.

Ses vertus de chacun le faisait révéler,
 Il avait le cœur grand, l'esprit beau, l'âme belle,
 Et ce sont des sujets à toujours le pleurer.

Ce sonnet est tiré de F. Kerviler, François de La Mothe Le Vayer (Paris: 1879), (pp. 169-170).

de vouloir changer le monde.²⁸ Comme Alceste, Le Vayer se plaignait souvent des maux du monde, et s'en prenait aux vices sans pourtant oublier cette suspension d'esprit dont nous avons parlé plus haut, et qui lui permettait de prendre la vie autant que possible par ses côtés souriants.

C'est La Mothe Le Vayer beaucoup plus que Gassendi qui a laissé son empreinte sur Molière. Celui qui a dépeint tant des vices dont l'homme est une proie facile ne partageait certainement pas l'optimisme épicurien; lorsque Molière jette un coup d'œil sur le monde, il voit l'affreux spectacle de la laideur et de la méchanceté des hommes. Tout comme Alceste, Philinte voit ainsi le jardin zoologique qu'est le monde:

Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste et intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants et des loups pleins de rage.

(Le Misanthrope, I, i)

La "mollesse épicurienne", avec son arithmétique des plaisirs joint à l'hédonisme n'était pas pour le contemplateur. Et pourtant il aimait jouir pleinement de la vie, et c'est là que la morale de Le Vayer vient au secours.

Comme Le Vayer, Molière voudrait qu'on évite les prises de position trop outrées pour se réfugier dans cette modération et cet équilibre si difficile à atteindre. Obsédé par la démesure des hommes comme son ami La Mothe Le Vayer, Molière rêve d'un homme qui pourrait

²⁸ René Jasinski, Molière et Le Misanthrope (Paris: Nizet, 1964), pp. 259-272.

réfréner ses passions négatives et maîtriser ses passions positives, d'un homme courtois et civilisé qui aidera à construire un monde vivable et heureux.²⁹ Il s'agirait là, semble-t-il, d'un sincé quā non pour notre bien-être ainsi que pour la préservation du bonheur social.

Molière en parle dans plusieurs de ses œuvres. L'idée selon laquelle il faut craindre les excès et suivre les voies moyennes est émise d'abord dans L'Ecole des Maris où Molière démontre l'échec du système austère de Sganarelle qui adopte en entier les méthodes de la vieille école dans sa tentative d'élever sa pupille, Isabelle. Complètement indifférent aux usages de la société, il se comporte et s'habille à son gré. Il s'agit ici de l'inadaptation chez Sganarelle; mais l'inadaptation est une manifestation directe de son attachement trop rigide aux vieilles moeurs, les deux étant étroitement liées. Selon Adam, les gravures de l'édition originale montrent à quel point absurde Sganarelle se donnait dans les modes anciennes, avec son haut-de-chausses, son pourpoint et son manteau de satin. Ariste, homme sage, constate que son attachement au passé le rend "barbare", un mot qui indique que cette immersion dans le passé archaïque a acquis des proportions inquiétantes à cause de son caractère excessif, et conseille à son frère d'éviter

²⁹ Cet argument ne doit pas nous entraîner à conclure que tout écrivain qui peint les travers des hommes prêcherait la mesure et la modération. Chaucer, Pope ou Swift ne prêchent pas la voie moyenne bien qu'ils aient parlé des vices des humains. Nous pensons que Molière développe cette philosophie dans cette pièce; parce que tout en condamnant les nombreux monomaniaques de ses pièces il montre une profonde sympathie pour ceux qui se laissent guider par la mesure. D'ailleurs, les attitudes philosophiques de ceux qui l'avaient probablement influencé tendaient vers la modération.

des positions extrêmes dans la vie.³⁰

Toujours au grand nombre on doit s'accommoder
Et jamais il ne faut se faire regarder.
L'un et l'autre excès choque, et tout homme bien sage
Doit faire des habits ainsi que du langage,
N'y rien trop affecter, et sans empressement,
Suivre ce que l'usage y fait de changement.

(L'Ecole des Maris, I, i).

Le même thème est repris dans L'Ecole des Femmes où Chrysalde condamne les deux extrémités; à Arnolphe, hanté par l'idée qu'il pourrait être cocu, il dit comme Ariste:

Il y faut, comme en tout, fuir les extrémités,
N'imiter pas ces gens un peu trop débonnaires
Qui tirent vanité de ces sortes d'affaires,
De leurs femmes toujours vont citant les galants, . . .
Ce procédé, sans doute, est tout à fait blâmable;
Mais l'autre extrémité (la hantise du cocuage) n'est pas
moins condamnable.

(L'Ecole des Femmes, IV, viii).

Prêcher la modération à Arnolphe en matière de réaction au cocuage peut être un moyen efficace de le provoquer afin de rehausser le comique. Mais Chrysalde lui propose sérieusement une ligne de conduite qui va permettre à Arnolphe d'éliminer cette hantise du cocuage qui le démange, et de trouver la paix intérieure et le bonheur. S'il parle de la voie moyenne dans le cocuage, ce n'est sans doute pas parce que le cocuage est une

³⁰ En même temps que le problème du juste milieu, une autre question est soulevée par l'attitude de Sganarelle. Son attachement au passé ainsi que sa répression d'Isabelle équivalent à une répression de la vie et de la liberté. Il est pris à parti par Molière parce que au lieu de dire oui à la vie et à l'épanouissement, il se concentre sur le passé qui symbolise, pour Molière, la mort. Nous y reviendrons.

matière qui prête à faire rire, mais plutôt parce que ce problème concerne Arnolphe. Il le prend comme un exemple pour démontrer que tout excès, là où il se trouve, est répréhensible parce qu'il nuit à la paix de l'esprit. Dans Tartuffe, Molière condamne l'excès dans un autre domaine -- celui de la religion. Il rejette simultanément la fausse dévotion de Tartuffe et la piété excessive et déséquilibrée d'Orgon. L'homme sage de la pièce, Cléante, essaie en vain d'attirer l'attention de son beau-frère sur son aveuglement, de lui montrer la distinction entre le masque et le visage, entre l'apparence et la réalité. Il lui lance:

Les hommes, la plupart, sont étrangement faits;
 Dans la juste nature on ne les voit jamais:
 La raison a pour eux des bornes trop petites,
 En chaque caractère ils passent ses limites;
 Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent,
 Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.

(Tartuffe, I, v).

C'est dans Le Misanthrope que Molière aborde d'une façon plus explicite le problème de l'équilibre posé en passant dans ses pièces antérieures. Le mal irrémédiable existe dans le monde; que faire devant ce fait malheureux? Devons-nous faire l'ange à la façon d'Alceste, et condamner le monde sans indulgence aucune? Ou devrons-nous nous servir de notre bon sens, et suivre la voie moyenne qui nous permettra de vivre dans la société sans pourtant fermer les yeux sur les travers de l'homme?

Malgré toute notre admiration pour la position combative

d'Alceste,³¹ l'atrabilaire reste dans l'ensemble un déséquilibré qui fait preuve de manque de bon sens et de savoir-vivre dans la vie quotidienne. Il est guidé dans ses emportements par cette austérité inhumaine qui a été carrément condamnée par les libres esprits du XVIIe siècle. Nul doute qu'il attache une importance démesurée à ce qui n'en vaut pas la peine. Est-il si important d'aller dire:

... à la vieille Emilie
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,
Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun?

(Le Misanthrope, I, i).

ou de dire à Oronte que son sonnet est bon à mettre au cabinet? Alceste a également tort lorsqu'il se lance dans des diatribes pourtant justifiables à l'égard des embrassades frivoles des courtisans, ou de la corruption générale qui sévissait autour de lui. Dans un contexte tragique, ses tirades, si outrancières et si intransigeantes qu'elles soient, l'auraient fait passer pour un héros qui, poussé par une généreuse passion, combattait avec acharnement les vices de son temps. Mais dans une comédie, et, plus important encore, dans le milieu social où il vivait, les façons d'agir de "l'homme aux rubans verts" étaient

31 Nous tenons à préciser ici qu'Alceste dit des choses fort sensées et justes, et que Molière approuve sa dénonciation de l'inauthenticité de ceux qui font des protestations d'amitié à tout le monde, et de ceux qui y répondent avec le même zèle. Le problème qui se pose n'est pas si Alceste a tort dans ses jugements. Il a certainement raison. Si ce n'est pas dans le fond de son discours, c'est incontestablement dans la forme exagérée que prend sa condamnation qu'il a tort. Le ridicule d'Alceste ne se trouve certainement pas dans ce qu'il dit, mais plutôt dans sa façon de dire des choses vraies.

bizarres, ou singulières, comme le remarque justement Eliante.³² Dans une société où l'homme cherchait à réaliser un équilibre, les critiques exagérées d'Alceste prêtaient à rire du fait qu'elles étaient considérées comme des outrances. La prétention d'Alceste à se poser en censeur sévère était démodée au XVII^e siècle où la courbé générale des esprits éclairés tendaient vers la complaisance, la tolérance et la voie moyenne. "Cette grande raideur des vertus des vieux âges" qui demande aux mortels trop de perfection sentait alors l'anachronisme. Nous avons vu plus haut ce que St.-Evremond pensait de ces "vertueux" qui faisaient aux corrompus de la cour des reproches yéhémentes au nom de la vertu trop austère. De plus, même si certaines des accusations d'Alceste contre la société sont fort à propos, on se demande s'il n'y a pas de l'in-authenticité chez celui qui fait un si grand étalage de sa propre vertu, et qui s'amuse à crier sur les toits que tout le monde est corrompu, que lui, être supérieur, ne peut s'engager dans des commerces honteux. L'honnêteté ne se trouve pas dans les grimaces. Il semble qu'il y a dans la fureur d'Alceste moins le désir de réformer le monde que l'ardent voeu d'être reconnu, d'être estimé par son entourage comme un être à part. Ce serait là une espèce de battage. Ceci devient évident lorsqu'il répète sans cesse que "je veux qu'on me distingue".

³² La réaction d'Alceste serait singulière dans n'importe quelle société, pas seulement celle précise du XVII^e siècle dans laquelle il se trouvait. Car, malgré le bien-fondé de certains de ses critiques, Alceste reste ayant tout un inadapté colérique dont les outrances continuent à faire rire, même si l'on rit parfois "dans l'âme", selon l'expression de Donneau de Visé.

Lorsqu'il refuse de solliciter les juges, de leur donner des épices, comme le veut l'usage, fait-il quelque chose pour améliorer le système judiciaire? Il semble que non, car son désir est de voir son nom dans les annales comme celui qui avait le courage de perdre un procès pour ne pas s'abaisser comme les autres. A Philinte qui lui suggère qu'il peut travailler à faire révoquer l'arrêt, il répond:

Non, je veux m'y tenir.

Quelque sensible tort qu'un tel arrêt me fasse,
Je m'y garderai bien de vouloir qu'on le casse;
On y voit trop à plein le bon droit maltraité,
Et je veux qu'il demeure à la postérité
Comme un marque insigne, un fameux témoignage
De la méchanceté des hommes de notre âge.

(Le Misanthrope, V, i).

Le nombre de "martyres" qui voudraient bien passer quelque temps en prison non pas pour défendre des principes qui leur sont chers mais pour voir leur nom dans le journal ne manquent pas. Lionel Gossman a raison lorsqu'il écrit:

However well founded and deeply held your principles. . . .
do not loudly flout the ways of the world. For if you
do -- and this is what the comic hero teaches us --
then your principles will be absolved in your own
inauthenticity. They will cease to be ends, and
will become means; they will become in short the
very opposite of what you say they are; you must
hold objective values; they must not be merely a
means of acquiring the recognition and esteem of
others for this is to make recognition and esteem
your only real value.³³

Alceste ne serait alors pas différent d'un Arnolphe ou d'un Dandin qui,

³³ Lionel Gossman, Men and Masks: A Study of Molière (Baltimore: The John Hopkins University Press, 1965), p. 244.

eux aussi, cherchent à être "reconnus" par les autres.³⁴ Que ce soit à cause de sa raideur ou à cause de son inauthenticité, la réaction outrée d'Alceste devant les problèmes de la vie quotidienne ainsi que sa rigidité dans ses demandes sont condamnées par Molière qui ne rejette pourtant pas, répétons-le, la légitimité de ses opinions. En nous peignant son entêtement maladif et son échec pathétique vers la fin de la pièce, Molière nous dit, comme La Mothe Le Vayer, qu'un peu de conformisme est souhaitable, et que la souplesse et la modération sont de rigueur dans la société des hommes.

C'est Philinte qui recommande cette sagesse qui avait été exprimée antérieurement par d'autres raisonneurs d'une façon plus terre-à-terre. Pour rendre la vie praticable, il faudrait, semble dire Molière, garder la bonne humeur de Philinte, indispensable aux bons rapports sociaux, et maintenue grâce à la dévise: "la parfaite raison fuit toute extrémité". Tout comme Alceste, Philinte constate avec horreur que le monde, irrémédiablement perverti n'est rien d'autre qu'une jungle où les uns déchirent les autres comme: ". . .des vautours affamés de carnage". (Le Misanthrope, I, i). Et il voudrait bien que le monde change: "Et les hommes devraient être faits d'autres sortes". (Le Misanthrope, I, i).

³⁴ Comme on le verra plus tard, Arnolphe se fait appeler Monsieur de la Souche, alors que George Dandin épouse Melle Sotennyville, de la classe aristocratique, dans l'espoir que la femme l'investira de la grandeur qui lui fait gravement défaut.

Mais il sait qu'en matière de moralité, la véritable sagesse ne consiste pas seulement à entretenir un idéal grandiose; il faut aussi évaluer la possibilité de la réalisation de ses projets nobles, et de distinguer le possible de l'utopie; dans la vie quotidienne la véritable intelligence consiste non pas dans une adhérence bornée et aveugle aux principes rigides, mais plutôt dans l'application de cette sagesse de la voie moyenne qui permet à l'individu d'atteindre, dans une certaine mesure, un idéal qui est cher à Molière, le bonheur. Sachant très bien l'inutilité et l'absurdité des idéals élevés d'Alceste, Philinte est parvenu, grâce à des dosages très délicats, à un équilibre d'où il peut contempler et accepter la méchanceté humaine sans se mettre en colère démesurément à la manière d'Alceste. Il rejette la raideur stoïcienne, et adopte l'attitude souple du sceptique.

Il faut, parmi le monde, une vertu traitable;
 A force de sagesse, on peut être blâmable;
 La parfaite raison fuit tout extrémité,
 Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
 Cette grande raideur des vertus des vieux âges
 Heurte trop notre siècle et les communs usages.

(Le Misanthrope, I, i).

Sa nature flexible et indulgente lui permet de tolérer les humains.

Après les tirades d'Alceste contre les hommes en général, Philinte essaie de le persuader de ne pas être si sévère dans son jugement:

Et faisons un peu grâce à la nature humaine;
 Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
 Et voyons ses défauts avec quelque douceur.

(Le Misanthrope, I, i).

C'est sans nul doute cette philosophie, basée sur le bon sens, qui lui

permet d'être si à l'aise dans cette société mondaine, et de frotter les épaules d'un sot comme Acaste ou Clitandre dont les défauts lui sont fort évidents. Si on aime les hommes, et si on veut vivre dans leur compagnie, il faut les accepter comme ils sont, avec leur grandeur et leur faiblesse. C'est justement ce que fait Philinte qui ne s'oppose jamais avec violence aux habitudes de son temps. Il reconnaît l'inutilité des embrassades vides de sens; il est conscient de la médisance qui règne dans le salon de Célimène; la stupidité des marquis superficiels lui crèvent les yeux. Mais ce ne sont pas là les raisons pour détester les hommes. Bien au contraire! La bienséance exige une certaine compréhension. Au lieu de se retirer dans un petit coin sombre avec un "noir flegme", il trouve le goût et la joie de vivre dans leur compagnie. Il y arrive, car il a atteint cet équilibre que Molière aimerait voir en nous. Ce compromis serait la seule solution possible dans la vie courante. Il faut, comme le montre Jasinski, résister au tourment de l'impossible, accepter notre condition d'homme lorsque nous n'avons pas l'étoffe d'un ange ou d'un saint. C'est là la philosophie de la voie moyenne que Molière nous aurait léguée. Laissons Jasinski la résumer: La philosophie de Molière nous demande de,

... renoncer aux chimères, s'adapter sans se renier aux possibilités qui nous sont offertes, et trouver un compromis intelligent entre l'idéal et le réel non seulement le moyen d'une action féconde, mais un équilibre heureux.³⁵

³⁵ René Jasinski, Molière (Paris: Hatier, 1969), p. 155.

On comprend très bien pourquoi certains font le dédaigneux devant cette morale du juste milieu au vingtîème siècle où l'esprit d'engagement si manifeste dans les mouvements libéraux ne peut entendre parler d'une morale qui demande une certaine résignation et une certaine acceptation des usages de la société. Jacques Arnayon conseille à ceux qui persistent à voir en Molière le moraliste du juste milieu une consultation chez Pancrace ou Marphurius. Une des raisons mises en avant par ces sceptiques est que Molière, étant Molière, n'aurait jamais pensé à émettre une morale bassement utilitaire qui nous demande de jouir paisiblement de notre bien, et de ne pratiquer la vertu qu'autant qu'il le faut pour ne pas se singulariser.

Or cette philosophie est loin d'être médiocre. Difficile à définir, elle est encore plus difficile à atteindre. La Mothe Le Vayer et Molière, deux principaux représentants de cette morale, se sont souvent engouffrés dans des excès. Il ne faut pas croire, en effet, que l'application de cette morale est une opération mécanique. Ni Le Vayer ni Molière n'a laissé une ligne de démarcation entre les deux extrêmes que le lecteur pourra suivre. C'est à l'individu lui-même de trouver cette ligne de conduite. Loin d'être une morale toute faite que le lecteur pourra appliquer aisément dans toutes les circonstances, cette morale, pour être efficace, nécessite un effort intellectuel, une opération, une création même ainsi qu'une analyse objectiye de la situation qui permettra à la personne en question de suivre le désir de la majorité sans pourtant rejeter totalement ses principes. Il faut aussi se garder de conclure que la philosophie de la voie moyenne justifie tous les

abandons et toutes les bassesses par le fait qu'elle recommande la souplesse dans nos façons d'agir. Malgré l'importance accordée par Philinte à la bienséance, il rejeterait la flatterie outrancière, ou la complaisance excessive qui équivaut à la servilité ou à la lâcheté.³⁶ S'il est convaincu de la nécessité de se "plier aux moeurs du temps", il fait aussi tout son possible pour sauvegarder les valeurs nobles de son milieu — la générosité et la grandeur d'âme.

De plus, la tentative chez certains de juger l'œuvre du dix-septième siècle en se basant sur les idées révolutionnaires du vingtième siècle est un non-sens. Lorsque nous replaçons l'action et le héros dans leur milieu historique, nous constatons que cette conception de "juste complaisance" était prescrite par ceux qui voulaient trouver un moyen pour rendre la vie possible dans un monde déchu et corrompu. Cette morale, arrêtée après des délibérations sérieuses auxquelles prenaient part les plus grands esprits libertins de l'époque, avait été conçue comme la seule solution possible aux problèmes posés par la vie sociale.

³⁶ On a injustement accusé "l'homme de 'mais'" (pour se servir d'une expression de R. Garapon) de montrer une lâche complaisance dans la scène du sonnet. Or il n'y a, dans cette scène, aucune lâcheté, aucune manifestation de servilité de la part de Philinte. Il faut saisir l'ironie de Philinte qui tout en chantant les louanges du poème d'Oronte, ne laisse aucun doute sur la piètre nature du sonnet. Philinte est ici comme Elise (de La Critique) qui se range du côté de Clémène tout en sachant que cette dernière est affreusement ridicule. Elle dit à Uranie ironiquement:

Il est vrai, ma cousine, je suis pour madame contre ce "le". Ce "le" est insolent au dernier point, et vous avez tort de défendre ce "le".

(La Critique de L'Ecole des Femmes, III)

La souplesse de Philinte, d'Ariste et de Cléante était une vertu positive dans une société qui chérissait l'honnêteté, et voyait l'homme parfait comme étant "l'honnête homme". Bien qu'il fût conscient des vices du temps, ce dernier reconnaissait en même temps qu'il serait de mauvais goût pour lui d'exprimer, dans un langage dur et vêtement, sa désapprobation. Car le but de l'honnête homme n'est pas de se singulariser en tenant des propos véhéments ou de s'imposer d'une manière intransigeante sur d'autres; c'est plutôt de plaire et de se rendre agréable. Un autre élément essentiel à la conception de l'honnêteté, c'est cet effort d'équilibre qui devient dans la conscience de l'époque, à en croire Edouard Lop et André Sauvage, non pas la manifestation d'un compromis ou d'un ajustement, mais "une véritable conquête de l'esprit." En trouvant cet équilibre, Philinte a réussi un tour de force. C'est la raison pour laquelle les contemporains de Molière n'entretenaient aucun doute quant à la prise de position de Molière dans Le Misanthrope. Tout en pensant avec Molière qu'Alceste disait "des choses fort justes", tout en souhaitant la réalisation des projets chimériques d'Alceste, ils étaient assez lucides pour constater que la forme que prend la réaction d'Alceste à l'égard des vices humains allait à l'encontre de la bienséance. Donneau de Visé, qui montre pourtant une profonde sympathie pour Alceste, n'hésite pas à affirmer que c'est Philinte qu'il faut imiter:

Cet homme sage et prudent, l'ami du Misanthrope, est si raisonnable que tout le monde devrait l'imiter; il n'est ni trop, ni trop peu critique, et ne portant les choses dans l'un ni dans l'autre excès, sa conduite

doit être approuvée de tout le monde.³⁷

Nous avons vu que cette philosophie est loin d'être basse et rudimentaire. Un autre reproche qu'on fait souvent au point de vue que nous soutenons est le fait qu'il n'y a aucun document qui nous dit explicitement que ceux qui propagent la morale de la voie moyenne, Ariste, Cléante, Philinte. . . agissent comme les porte-parole de l'auteur. Pourquoi Ariste, et non pas Sganarelle ou Gorgibus? se demandent certains lecteurs, comme si le fait qu'on ne rit pas d'Ariste de la même façon qu'on rit de Sganarelle (de L'Ecole des Maris) n'était pas suffisant pour nous montrer de quel côté se trouve la sympathie de l'auteur. Ils arguent que la fonction des raisonneurs est tout simplement de s'opposer aux monomanes, de les aiguillonner afin qu'ils puissent s'exprimer en termes exagérés et grotesques. En d'autres mots, en insérant les raisonneurs dans ses pièces, Molière se servirait d'un moyen dramatique pour rehausser le comique. Ainsi lorsque Chrysalde, de L'Ecole des Femmes, vient en scène, sans nécessité aucune, dire plus de vingt vers à la louange des cocus, il le fait pour opposer ses conceptions sur le mariage et sur le cocuage à celles d'Arnolphe afin de mettre ce dernier en fureur. Lorsqu'il fait la leçon d'indulgence et l'apologie du cocuage,

³⁷ Despois et Mesnard, Oeuvres de Molière (Paris: Librairie Hachette et Cie., 1924), V, 441.

Dans la même lettre, Donneau de Visé admire les qualités d'Alceste qui "dit des choses fort justes" bien qu'il semble trop exiger. Il est certain que le critique se trouve en face d'un dilemme lorsqu'il tente de trouver qui est celui de deux personnages du Misanthrope qui englobe la vérité. La vision de Molière ne s'enferme exclusivement ni chez Alceste ni chez Philinte. Cependant, bien que Molière approuve la recherche de l'authenticité d'Alceste, il trouve sans doute que ses emportements sont exagérés et de ce fait répréhensibles.

Il ne parle certainement pas au nom de Molière:

A le (le cocuage) bien prendre au fond, pourquoi voulez-vous croire
 Que de ce cas fortuit dépende notre gloire,
 Et qu'une âme bien née ait a se reprocher
 L'injustice d'un mal qu'on ne peut empêcher?

(L'Ecole des Femmes, IV, viii).

Ce n'est pas ici la morale de Molière, et comprenons que le gros sens bouffon qui s'en dégage n'a nul autre but que de nous divertir. Il est également inconcevable que Molière ait exprimé ses pensées sur l'éducation dans la philosophie de Chrysalde qui voulait, rappelons-le, éllever les filles à tenir le ménage, à surveiller les casseroles de peur qu'elles débordent, et les garçons à faire de l'argent. Il n'y a dans ces propos que de la raillerie, comme le note Louis Jouvet qui, lui aussi, rejette l'idée selon laquelle les raisonneurs agissent comme les porte-paroles de l'auteur.

Et s'il fallait encore donner une définition de la poésie dans le théâtre de Molière, je la prendrais dans ces personnages si déconcertants par leurs tirades, si libertins par leurs propos, et qu'on appelle, en style de théâtre: les raisonneurs. Que ce soit le Cléante, du Tartuffe, ou le Chrysalde de L'Ecole des Femmes que les acteurs s'évertuent à faire parler en leur donnant un sens pesant et bourgeois, un comique gras et savoureux, ce serait d'une niaiserie désespérante et un déshonneur pour l'esprit humain que de continuer à les entendre ainsi, yus à travers les commentaires des auteurs qui se préparent au bachot. . . c'est une raillerie, une raillerie d'une certaine qualité, d'une certaine intention, mais une raillerie qu'il faut entendre. . . . Cette raillerie, ce n'est pas

une morale. . . . C'est un état d'esprit. . . .³⁸

Simon partage ce point de vue; l'emploi mécanique du langage ainsi que les redondances et les accumulations d'images, qui caractérisent le discours de Sganarelle lui rappellent d'autres discoureurs tels que Cléante, Béralde et Philinte. Simon affirme que dans Sganarelle, "cette extraordinaire rencontre d'Ariste et de Pancrace", ce sont tous les raisonneurs que Molière discrédite.³⁹

Nous sommes d'accord avec ces critiques qu'il y a quelque imprudence à prendre au sérieux tout ce que les raisonneurs disent dans les pièces. Nous accordons également qu'ils offrent un contraste pour faire mieux ressortir la monomanie des personnages ridicules, que la nécessité esthétique et artistique pourrait expliquer leur présence dans les pièces. Mais cela n'empêche qu'ils aient une fonction didactique en même temps. La question qu'on pose avec raison, c'est comment sélectionner ce qui, dans le discours des raisonneurs, est la morale de Molière et ce qui ne l'est pas. Le spectateur avisé doit savoir séparer les railleries et les moqueries des raisonneurs des pensées profondes qu'ils émettent; Molière aurait pu les rendre sérieux,

³⁸ Louis Jouvet, "Molière", Conférence, XVIII, (1er septembre 1937), 292-3.

³⁹ Simon a tort de mettre Sganarelle dans la même catégorie qu'Ariste, Chysalde, Cléante ou Philinte. Bien qu'il aiguillonne Don Juan à la manière des raisonneurs, bien qu'il semble faire la leçon à son maître, Sganarelle reste essentiellement un valet qui n'est que légèrement supérieur à d'autres qui sont vicieux, gloutons et voleurs. L'argument de Simon à propos des raisonneurs ne tient donc pas debout, Sganarelle n'étant pas, par aucun effort d'imagination, un raisonneur.

Mais cela aurait nui à l'aspect comique de ses pièces. N'oublions pas que Molière écrit des comédies, et que le genre l'empêche d'inclure, dans ses pièces, des prêcheurs qui vont propager de la philosophie. A cause du genre dans lequel il travaille, il se voit forcer d'exprimer ses idées sous une forme agréable qui lui permettrait de couvrir son audace. C'est pourquoi ses raisonneurs exagèrent, et disent parfois des choses ridicules. Il faut avoir l'esprit critique pour pouvoir séparer le blé de la balle, pour pouvoir démêler les sérieuses réflexions des raisonneurs des railleries qui font partie de leur discours.

En bref, tout laisse croire que la philosophie de la voie moyenne lui était chère; les amis intimes qu'il fréquentait, et qui avaient une influence sur lui, ainsi que la société dans laquelle il vivait chérissaient l'idéal de l'équilibre. Aussi, ce n'est pas au hasard que Molière a traité ce thème dans la majorité de ses pièces à substance. Si Molière en parle si souvent, s'il élabore ce thème à plusieurs reprises, c'est qu'il y croit. Conjointement avec cette morale, Molière, à la recherche d'un monde meilleur, a suggéré d'autres points qu'il faut dégager plus loin.

CHAPITRE IV

MOLIERE A LA RECHERCHE D'UN MONDE MEILLEUR

L'artiste, pourquoi se donne-t-il la peine d'écrire? Les esthéticiens essaient, depuis le temps d'Aristote et de Platon, d'expliquer les raisons qui poussent les écrivains à composer des chefs-d'œuvre. Pour certains l'art est une fuite; pour d'autres un moyen d'atteindre l'immortalité; d'autres encore parlent de l'art pour l'art, et sacrifient l'utilité à l'esthétique. Un autre groupe d'écrivains -- parmi eux, nous incluons Molière -- maintiennent que l'art leur offre l'occasion de dévoiler aux lecteurs ce monde dans lequel nous sommes tous plongés. Il est d'une importance capitale, selon ces auteurs, d'éveiller la conscience des lecteurs, d'exposer devant ces derniers les plaies qui rongent la société au lieu de les laisser croupir, sans témoin, dans la somnolence permanente, et de proposer des idéals nobles avec l'espoir de créer un monde meilleur. Molière n'a pas écrit une esthétique, mais toutes ses déclarations dans les préfaces indiquent sans ambiguïté qu'il voulait faire œuvre utile. Souvent assis dans la rue, ou dans le salon de barbier ou chez les marchands de mode, celui qu'on appelait contemplateur, et qui était en effet un observateur lucide et perspicace, regardait avec étonnement les grimaces de ce monde qui pue de défauts;¹ l'essence de la comédie étant de mettre l'homme en face de son erreur,

¹ Samuel Alexander, Philosophical and Literary Pieces (Westport: Greenwood Press, 1970), p. 176.

Molière a peint dans ses œuvres la réalité laide.² Tout en dénonçant les travers de l'homme, il rêvait d'un monde plus pur où l'équité régnerait, d'un monde débarrassé de ces entraves et contraintes paralysantes, obstacles majeures pour la jouissance de la vie, d'un univers qui donnera à l'être humain l'occasion de développer ses qualités naturelles dans la liberté, d'un univers, enfin, où les hommes pourront vivre dans le bonheur.

Un idéal de Molière serait la justice, une des plus nobles aspirations humaines. Bien que le thème de la justice n'ait été que brièvement brossé dans ses pièces, il est à observer que ses gens de loi sont toujours des filous ou des prétentieux ignorants dont le travail est de corrompre la justice. Cette moquerie de la justice, cette profanation de l'idéal de la justice l'écoeurent tout comme elles révoltaient Alceste. Il tourne le couteau dans la plaie à maintes reprises. Scapin fait défiler devant Argante les juges, les procureurs, les avocats qui sont tous des vendus, et qui s'intéressent beaucoup moins à la justice d'une cause qu'à l'intérêt du client qui paie le plus. Ce n'est pas au hasard que Molière met dans la bouche de Scapin cette longue tirade:

Jetez les yeux sur les détours de la justice. Voyez combien d'appels et de degrés de juridiction, combien de procédures

² Il faut noter néanmoins qu'un auteur ne peut pas peindre la réalité telle qu'elle est. On ne peut jamais faire une analyse impartiale, puisque la perception, qui change le réel, est partielle. En d'autres mots, l'écrivain par le seul fait qu'il observe modifie l'objet observé.

embarrassantes, combien d'animaux ravissants par les griffes desquels il vous faudra passer. . . . Il n'y a pas un de tous ces gens-là qui, pour la moindre chose, ne soit capable de donner un soufflet au meilleur droit du monde. . . .

(Lés Fourberies de Scapin, II, v).

Même écho dans Le Malade Imaginaire où l'homme de loi se déclare accommodant, ce qui implique qu'il est habile à justifier toutes les fraudes. Le notaire demande à Argan de consulter d'autres personnes qui sont:

Bien plus accommodantes, qui ont des expédients pour passer doucement par-dessus la loi, et rendre juste ce qui n'est pas permis; qui savent aplanir les difficultés d'une affaire, et trouver des moyens d'éviter la coutume par quelque avantage indirect. . . . Il faut de la facilité dans les choses; autrement nous ne ferions rien, et je ne donnerais pas un sou de notre métier.

(Le Malade Imaginaire, I, vii).

Alceste se révolte contre cette imposture pratiquée dans les tribunaux et contre ces "maîtres-chanteurs" habiles à renverser le bon droit. Le procès occupe certainement une place secondaire dans Le Misanthrope; mais dans cette lutte d'Alceste contre l'injustice de la justice, il y a non seulement une source de comique, mais aussi cette pensée de Molière selon laquelle cette coutume répugnante selon laquelle les juges acceptaient des arrangements derrière les coulisses était néfaste dans une société qui voulait se faire passer pour saine et honnête. Et à Arnavon d'ajouter:

L'on pourrait sans peine développer l'idée que Molière en faisant d'Alceste le défenseur d'une équité farouche, intransigeante présentait une époque où le juge, en pays civilisés, se maintiendrait, par son intégrité absolue, au-dessus de tout soupçon.³

³ J. Arnavon, Morale de Molière (Genève: Slatkine Reprints, 1970), pp. 119-120.

Un autre idéal de Molière est la vérité et l'authenticité qui font gravement défaut dans une société qui attache beaucoup plus d'importance au masque plutôt qu'à ce qui se trouve au-dessous. Puisqu'il aime la vérité dans la vie quotidienne et l'honnêteté dans les rapports humains, il a flétrî l'imposture et les grimaces dans la majorité de ses oeuvres. Longtemps avant Sartre, il a discerné le "sourd travail de la mauvaise foi" dans la société. Si Molière rejette les véhémences outrancières d'Alceste, il accepte le fond de son attitude qui dénonce l'inauthenticité dans les rapports humains, qui s'attaque à ses "diseurs d'inutiles paroles" qui se lancent, à tort et à travers, dans des "embrassades frivoles". L'abus des compliments, les fausses protestations d'amitié chez Les Oronte, les Acaste et les Clitandre, sont dénoncés par Molière au nom de la vérité, car, comme Alceste, il veut:

... .qu'on soit sincère et qu'en homme d'honneur
On ne lâche aucun mot qui ne parte du coeur.

(Le Misanthrope, I, i).

Cette imposture à la cour, dont parle Alceste, est générale, et affecte toutes les couches sociales. On la voit dans la vie de tous les jours. Sganarelle (de Don Juan) raisonne comme un philosophe et donne l'air d'être si concerné par le manque de scrupule de son maître que plusieurs lecteurs se sont laissés prendre par son masque, et l'ont cru honnête et sincère. Mais si on regarde de plus près, on verra qu'au moment même où sa diatribe est des plus violentes, il s'identifie avec son maître. Antoine Adam a noté avec raison qu'on:

A l'impression qu'il prêche la morale à son maître

pour avoir le plaisir de lui entendre bafouer les bons principes.⁴

De plus, il n'hésite pas de porter l'habit du médecin pour pouvoir mieux tromper.

Sganarelle: "Cinq ou six paysans et paysannes, en me voyant passer me sont venus demander mon avis sur différentes maladies."

Don Juan: "Tu leur as répondu que tu n'y entendais rien".

Sganarelle: "Moi? Point du tout. J'ai voulu soutenir l'honneur de mon habit; j'ai raisonné sur le mal, et leur ai fait des ordonnances à chacun."

(Don Juan, III, i).

Attentat à la vérité également dans Le Malade Imaginaire, et cette fois-ci de la pire espèce du fait qu'il s'agit de duper celui qui avait pleine confiance en Béline. Hantée par l'argent d'Argan, cette dernière fait croire à son mari que son amour et son dévouement pour lui ne peuvent jamais être égalés, alors qu'au fond d'elle-même, elle prie pour la mort de l'hypocondriaque. Durant toute la pièce, elle est sans tendresse, et si elle lui prodigue les noms les plus doux -- "mon petit ami", "mon cœur", "mon petit mari". . . , elle éclate avec une violente brutalité d'expression lorsqu'elle croit Argan mort. A la servante qui pleurait, elle dit:

Va, va, cela n'en vaut pas la peine. Quelle perte est-ce que la sienne? et de quoi servait-il sur la terre? Un homme

⁴ Antoine Adam, Histoire de la littérature française au XVII^e siècle (Paris: Doumat, 1953), Tome III, 232.

incommode à tout le monde, malpropre, dégoûtant, sans cesse un layement ou une médecine dans le ventre, mouchant, toussant, crachant toujours; sans esprit, ennuyeux, de mauvaise humeur, fatiguant sans cesse les gens, et grondant jour et nuit seryantes et yalets,

(Le Malade Imaginaire, III, xii).

L'hypocrisie et la dureté de Béline montrent combien il est difficile de déchiffrer les vrais mobiles, et les actions véritables des gens, déguisés aux yeux du monde, et qui portent un masque difficile à enlever tant il est collé sur le vrai visage. Comme Béline, Charlotte porte le masque de l'amour. En dépit de sa promesse à son bien-aimé Pierrot, elle change d'avis aussitôt qu'elle rencontre Don Juan. A celui à qui elle avait donné son coeur, elle promet une toute petite faveur — "l'occasion d'apporter du beurre et du fromage chez nous".

Molière condamne sévèrement l'imposture des femmes prudes qui cachent, sous un vernis de vertu et de l'honorabilité, ce qu'il y a de plus laid et de plus inquiétant. Celles qui affichent partout un visage vertueux, celles qui font semblant d'être blessées par ce "le" qui leur donnent "d'étranges pensées", ces femmes-là deviennent, si la moindre occasion se présente, des plus accommodantes: Armande des Femmes Savantes, une des précieuses qui veut intellectualiser l'amour en le débarrassant du commerce des sens, résiste aux avances de Clitandre, mais aussitôt qu'elle le voit s'éprendre d'Henriette, elle oublie vite codes et principes, et se résoud à subir la douce violence des "chaînes corporelles".

Hé bien! Monsieur, hé bien! Puisque, sans m'écouter,
Vos sentiments brutaux veulent se contenter,
Puisque, pour vous réduire à des ardeurs fidèles,
Il faut des noeuds de chair, des chaînes corporelles,
Si ma mère le veut, je résous mon esprit
A consentir pour vous à ce dont il s'agit.

(Les Femmes Savantes, IV, ii).

Chez Done Elvire, personnage beaucoup plus complexe que Béline ou Charlotte, l'inauthenticité est beaucoup plus difficile à déceler. Cependant, la facilité avec laquelle elle a laissé les ordres sacrés montre non seulement l'habileté de Don Juan dans le domaine de la séduction, mais fait aussi ressortir le peu de conviction religieuse de Done Elvire. Tourmentée par la passion pour Don Juan et par ses "justes soupçons", Done Elvire l'a poursuivi sans arrêt dans le but de ramener la brebis perdue, mais voyant avec amertume que cette dernière persiste à vagabonder avec ses Charlotte et ses Mathurine, elle éclate dans un discours dont la violence et l'intensité nous rappellent un peu Hermione et Roxane, et révèlent bien la passion rongeante qu'elle éprouve pour Don Juan.

Ah! Scélérat! C'est maintenant que je te connais tout entier; et pour mon malheur, je te connais lorsqu'il n'en est plus temps, et qu'une telle connaissance ne peut plus me servir qu'à me désespérer. Mais sache que ton crime ne demeurera pas impuni et que le même ciel dont tu te joues me saura venger de ta perfidie.

(Don Juan, I, ii).

Sachant très bien qu'elle ne pourrait plus retrouver l'amour de Don Juan, elle cherche le refuge de nouveau sous le voile. Mais pas pour longtemps; car la passion renait et la pousse vers ce même "scélérat" qu'elle avait jadis maudit. Lorsqu'elle réapparaît sur scène vers la fin de la pièce, elle cache en vain la réalité de sa passion, et préfère la couvrir par cet "amour céleste" auquel elle s'est si soudainement convertie. Le masque qu'elle porte devient transparent au moment où elle mêle amour céleste et amour terrestre.

Je vous ai aimé avec une tendresse extrême, rien au monde ne m'a été si cher que vous; j'ai oublié mon devoir pour

vous; j'ai fait toutes choses pour vous; et toute la récompense que je vous en demande, c'est de corriger votre vie, . . . sauvez-vous. . . . ou pour l'amour de vous, ou pour l'amour de moi. . . .

(Don Juan, IV, vi).

Don Juan constate la vérité, et il lui dit tout franchement de "demeurer" avec lui car "on vous y logera le mieux qu'on pourra" et "vous me ferez plaisir de demeurer" (Don Juan, IV, vi). Certes, Molière ne condamne pas son penchant pour la passion, ce qui serait tout à fait naturel -- le mal n'étant jamais dans l'amour -- mais ce qu'il voit de répréhensible, c'est ce plongeon dans l'imposture. Elvire porte le voile, mais l'habit n'a jamais fait le moine.⁵

L'inauthenticité des femmes atteintes par l'effet néfaste de l'âge est encore plus évidente. Celles qui avaient été "plus chastes des oreilles que de tout le reste du corps" pendant leur jeunesse parlent de la vertu et de la morale austère lorsqu'elles n'ont plus les armes d'antan, la beauté et la jeunesse, pour attirer des admirateurs. Lorsque Mme. Pernelle insiste que tout le monde suive "le chemin du ciel" et lorsqu'elle vante la vie exemplaire d'Oronte, Dorine ne tarde pas à dévoiler les vraies raisons qui sont à la base de sa soi-disant sainteté.

⁵ Il y avait au XVII^e siècle une tradition d'envoyer les filles au couvent pour recevoir une éducation religieuse, car les femmes devaient s'acquitter du rôle de gardienne de la foi. Ces femmes avaient en général très peu d'aptitude pour la religion. Le cas de Done Elvire doit être analysé dans ce contexte; bien que plusieurs lecteurs se soient laissés prendre par "la sincérité" et "la dévotion" de Done Elvire, il faut regarder à travers le voile qu'elle porte, pour découvrir la vraie femme qui est guidée, dans ses actions, par l'instinct et la passion.

Il est vrai qu'elle vit en austère personne;
 Mais l'âge dans son âme a mis ce zèle ardent,
 Et l'on sait qu'elle est prude à son corps défendant.
 Tant qu'elle a pu des coeurs attirer les hommages,
 Elle a fort bien joui de tous les avantages:
 Mais voyant de ses yeux tous les brillants baisser,
 Au monde qui la quitte elle veut renoncer,
 Et du voile pompeux d'une haute sagesse
 De ses attraits usés déguiser la faiblesse.

(Tartuffe, I, i).

Moins vieille qu'Oronte, Arsinoé n'est pas encore arrivée à ce stade où elle doit complètement renoncer à la vie mondaine pour se réfugier dans le désert solitaire. Mais les glaces de l'âge ont déjà commencé à faire ses ravages, et l'ont forcée de porter le voile de la vertu qui lui permet de faire la morale à celle qui reçoit avec complaisance les faveurs des adorateurs. Il y a chez elle une parfaite maîtrise de soi et une certaine virtuosité à se servir de la façade qui nous rappelle l'imposture de Tartuffe. Célimène lui reproche justement qu'elle a un masque de pruderie et le visage d'une femme du monde; son attitude vis-à-vis d'Alceste le prouve bien. Philinte rappelle à Alceste que: "La prude Arsinoé vous voit d'un œil fort doux". (Le Misanthrope, I, i). Dans une tentative désespérée de gagner la faveur d'Alceste, elle donne à ce dernier une preuve "fidèle" de l'infidélité de Célimène, et va jusqu'à lui offrir ses offices pour "faire remuer les machines" afin qu'Alceste puisse avoir une place d'importance à la cour. C'est là un moyen très subtil et très adroit de faire la cour à Alceste -- et il ne fait pas de doute qu'elle aurait fait de même (que Célimène) si seulement elle avait encore la jeunesse.

Tout comme les prudes, certains membres de la classe bourgeoise

sont des imposteurs par excellence. Molière a su regarder l'égoïsme et la laideur au-dessous du masque que porte ces "mariés loups-garous" qui accentuent sans arrêt les valeurs positives du bon sens, de l'honorabilité de la vertu et de la religion. L'accent est mis non pas parce que ces tricheurs croient fermement dans ces valeurs, comme ils voudraient bien nous faire croire, mais plutôt parce qu'ils ont la peur bleue d'être cocus. C'est cette crainte si mal dissimulée qui est à la base même de toutes leurs manœuvres, car c'est dans leur intérêt égoïste que leurs femmes restent ignorantes. Si Arnolphe parle de l'enfer, du péché mortel, s'il veut garder Agnès loin du monde, ce n'est certainement pas pour le salut de sa pupille, c'est parce qu'il veut éviter le sort des autres. Ce n'est qu'une ruse. Suzanne Rossat-Mignod est d'avis que Molière est le seul écrivain du XVIIe siècle qui ait osé montré que des hommes autoritaires pouvaient utiliser les dogmes religieux dans leur intérêt dans le but de mener à leur guise leurs victimes.⁶

Il y a de l'imposture dans les prétentions de ces bourgeois également. Grâce à sa prudence et à son égoïsme calculateur, Arnolphe a finalement pu acquérir d'assez solides rentes, une situation honorable et "une maison douillette", et n'a pas résisté à cette démangeaison qui force ses semblables à changer leur nom pour en prendre un bâti sur des chimères, dans l'espoir que ce changement leur garantira des qualités nobles et une position sociale élevée. Tout comme le paysan Gros-Pierre qui prend un beau jour le nom pompeux de Monsieur de L'Isle, Arnolphe, se

⁶ Suzanne Rossat-Mignod, "Le Jeune Molière", Europe, mai-juin 1961, 121.

lasse de s'appeler Arnolphe tout court, et décide à quarante-deux ans d'allonger son nom et de prendre la particule. Il se fait appeler Monsieur de la Souche. Chrysalde se demande avec raison:

Qui diable vous a fait aussi vous aviser,
A quarante et deux ans, de vous débaptiser,
Et d'un vieux tronc pourri de votre métairie
Vous faire dans le monde un nom de seigneurie?.

(L'École des Femmes, I, i).

Le cas de George Dandin est semblable. Paysan riche, tout ce qui lui manquait pour éblouir les gens, c'était la classe. Puisque la noblesse est "bonne, chose considérable", il décide un jour de s'élever au-dessus de sa condition. Rien de plus simple, il épouse une demoiselle Sotenville non pas par amour, mais pour jouir des priviléges de l'aristocratie, et enfin pour pouvoir se faire appeler de La Dandinière. Monsieur Jourdain a également honte de ses origines, et pour atteindre son ambition il achète en vrac vêtements, manières et connaissances qui lui permettront de mieux singer la noblesse. Le costume devient pour Jourdain ce qui masque l'homme, et dans une société où le masque est un véritable atout et où le regard et le jugement ne font qu'un, Jourdain porte ce qu'il croit être les meilleurs vêtements du monde pour montrer aux autres qu'il est homme de condition. Molière ne critique pas ceux qui veulent se dépasser; il n'y a rien de plus normal et de plus légitime que le désir de faire un effort honnête en vue d'atteindre une meilleure condition. Ce que Molière condamne c'est que plusieurs cherchent ce progrès non pas pour leur satisfaction personnelle, mais plutôt parce qu'ils y trouvent un moyen facile pour impressionner les autres. Et de quels moyens se servent-ils! Les habits, les noms pompeux ne sont que

les apparences, que des vides qui les fascinent, et puisqu'ils n'osent pas regarder ce vide de peur de se rendre compte de la vérité, ils s'y jettent les yeux fermés.

Ce genre de vide fascine également les Précieuses, les médecins et les innombrables pédants -- avocats, notaires et philosophes -- que Molière démasque sur la scène. Dans leur tentative d'analyser la réaction de Molière vis-à-vis de la préciosité, les critiques n'ont réussi qu'à apporter de la confusion.⁷ Molière s'en prend aux précieuses telles que Cathos et Madelon parce que ces dernières veulent paraître ce qu'elles ne sont pas, parce qu'elles portent un masque intellectuel pour couvrir leur ignorance. Ce qu'il dénonce en elles ce sont les pseudo-intellectuelles qui tiennent à paraître au lieu d'être, et qui, avec leur massif répertoire d'expressions toutes faites et prétentieusement contournées, cherchent beaucoup plus à montrer leur savoir plutôt que de le posséder.

⁷ Contrairement à ce que pensent certains lecteurs, Molière ne condamne pas l'accent mis par les Précieuses sur la culture et "l'agrément". Il fait cause commune avec elles dans leur tentative de se débarrasser des vieilles contraintes et d'affirmer leur droit au plaisir et à la liberté. Par contre, il condamne chez les Précieuses "ridicules" leur fausseté, ainsi que leur désir d'intellectualiser l'amour, de l'épurer, de le tourner en une espèce de religion. Partisan de l'instinct, Molière serait sans doute d'accord avec le contenu de ces vers:

Précieuses, vos maximes
Renversent tous nos plaisirs;
Vous faites passer pour crimes
Nos plus innocents désirs.

Paul Bénichou, Morales du Grand Siècle (Paris: Gallimard, 1948), p. 305.

Etant du côté des franchises humaines, Molière n'a pas résisté à la tentation de dénoncer les médecins qui, eux aussi, cachent leur ignorance sous le couvert du bavardage pédantesque, de discours remplis de mots pompeux et de verbalisme prétentieux.⁸ Molière ne s'attaque pas à l'ignorance des médecins du XVIIe siècle bien que ce ne soit un secret Pour personne que les prescriptions et les thérapeutiques de ce siècle furent souvent fuitives sinon funestes, et conduisaient les victimes à la mort plutôt qu'à la guérison. Il ne s'élève pas contre l'ignorance pourvu qu'elle soit généreusement admise.⁹ Ce que Molière trouve répréhensible chez les Diafoirus et les Purgon, c'est que leur ignorance est souvent couverte par des discours vides de sens et au-delà desquels il n'y a rien. Le long discours, partiellement en latin, du premier médecin qui "découvre" la "folie" de Pourceaugnac en est un bon exemple. Après avoir longuement délibéré sur les symptômes de la maladie de l'infortuné Limousin, et après avoir cité Galien et Hippocrate, il résume ainsi

⁸ Il n'y a rien de plus invraisemblable que l'affirmation de certains critiques qui persistent à soutenir que Molière s'attaque aux médecins parce qu'il était contre le progrès scientifique. Or Molière n'a jamais défendu au sang de circuler. Il ne s'en prend pas à la vraie médecine, de celle qui reste modeste, mais dont l'efficacité ne saurait être ignorée. Il écrit dans la Préface de Tartuffe que "la médecine est un art profitable; et chacun la révère comme une des plus excellentes choses que nous ayons." Il fait une distinction entre la vraie médecine et la fausse. C'est cette dernière qui est condamnable et qu'il flétrit sans pitié. Il écrit dans la même préface qu'"on n'enveloppe point dans une fausse conséquence la bonté des choses que l'on corrompt avec la malice des corrupteurs."

⁹ Il semble que l'ignorance franche d'une Martine lui plait beaucoup plus que la fausseté et le faux-savoir de Philaminte.

la prognose:

Premièrement, pour remédier à cette pléthora obturante, et à cette cacochymie luxuriante par tout le corps, je suis d'avis qu'il soit phlébotomisé libéralement; c'est-à-dire que les saignées soient fréquentes et plantureuses: en premier lieu, de la basilique, puis de la céphalique; et, même, si le mal est opiniâtre, de lui ouvrir la veine du front, et que l'ouverture soit large, afin que le gros sang puisse sortir; et en même temps, de le purger, désopiler, et évacuer par purgatifs. . . C'est-à-dire par cholagogues, mélagogues, et coéteras. . . .

(Monsieur de Pourceaugnac, I, viii)

La critique contre l'imposture des médecins devient plus sévère à mesure que la santé de Molière s'empire. En 1673, quelques jours avant sa mort, il compose Le Malade Imaginaire où il dénonce, avec une violence rarement atteinte dans les pièces antérieures consacrées aux médecins, cette manie des médecins d'apprendre des discours par cœur pour éblouir les autres au lieu de montrer du dévouement au chevet des malades. Leur présomption de pouvoir tout guérir n'est qu'une imposture comme l'a si bien vu Béralde:

Toute l'excellence de leur art consiste en un pompeux galimatias, en un spécieux babil, qui vous donne des mots pour des raisons et des promesses pour des effets.

(Le Malade Imaginaire, III, iii)

Ces médecins, dont "le plus haut savoir n'est que pure chimère", sont victimes d'une méthode par laquelle, dans la science, ils cherchent l'intérêt personnel, la satisfaction de leur vanité et des succès spectaculaires. Au lieu de servir la science de tout cœur, ces faussaires se servent d'elle en vue d'obtenir soit l'argent soit l'honneur. Pour Molière, il s'agit du respect pour le savoir pur, honnête et du

désintéressement total.

La passion de la vérité a poussé Molière à flétrir l'imposture et toutes les ruses des faux-fuyants qui visent à leurrer les autres en bafouant la vérité. La religion, où s'étaient ancrés de nombreux imposteurs qui prétendaient être les gardiens de la vertu et de la piété, n'a pas été épargnée. Ceux qui étaient censés connaître l'Evangile, et qui devaient vivre selon les préceptes qu'ils prêchaient avec tant de zèle, cachaient eux aussi, sous le masque, l'ignorance et le désordre morale qu'ils réprouvaient chez d'autres. L'ignorance des prêtres était notoire à Paris. En 1615, Mme de Gondi s'aperçut, lors d'une confession, que son curé ignorait la formule d'absolution, et bredouilla pour couvrir son ignorance quelques galimatias. Le type du dévot hypocrite, de ces raffinés qui parlaient la langue des traités spirituels tout en pensant aux choses terrestres était également connu dans le milieu parisien. Il y avait d'abord "le grand hypocrite" l'abbé de Pons qui n'avait pas pu résister aux charmes de Ninon de L'Enclos à laquelle il expliqua qu'il ne fallait pas s'étonner de ces faiblesses, les grands saints eux-mêmes ayant été susceptibles des passions sensuelles.¹⁰ Comme lui, plusieurs sont contraints par leur penchant compréhensible pour les femmes à se jeter devant l'autel de la beauté pour y adorer le créateur sans pourtant fermer les yeux sur la beauté voluptueuse de la créature. L'archevêque de Paris, un Harley de Champvallon, accompagnait

¹⁰ Antoine Adam, p. 302.

volontiers des femmes dans son jardin "délicieux" dans un but bien arrêté.¹¹ Horné de Guise, archevêque lui aussi, visitait le couvent de sa soeur, et se lançait souvent sur les religieuses. Guy Patin commente ainsi la fausseté de ces prêtres:

Paris est plein aujourd'hui de faux prophètes.
Nous avons des scribes, des fripons, des filous,
même en matière de religion. On ne vit jamais
plus de religion et de moinerie, et jamais si
peu de charité. . . . Tous ces gens-là se
servent du nom de Dieu pour faire leurs affaires
et tromper le monde. La religion est un manteau qui
met bien des fourbes au couvent.¹²

L'infiltration des faussaires dans la religion sainte avait été également notée avec dégoût par Molière qui critique amèrement l'in-authenticité des faux-dévots dans Tartuffe. Toujours sur ses gardes et le masque soigneusement collé sur le visage, le faux dévot pénètre la maison d'une famille heureuse, induit le maître de maison en erreur, et essaie sournoisement de séduire Elmire au moment où il lui parle du bonheur spirituel. L'hypocrite Tartuffe qui donnait l'impression d'être offensé par la poitrine trop provocante de Dorine n'hésite pourtant pas à tâter les jambes de la femme d'Orgon.¹³ Aux protestations

¹¹ C. Dulong, L'Amour au XVIIe Siècle (Paris: Librairie Hachette, 1969), p. 288.

¹² F. Beaumal, Tartuffe et ses Avatars (Paris: E. Nourry, 1925), pp. 145-146.

¹³ Aussitôt que Tartuffe voit Dorine, ses yeux tombent sur ses seins; sa soi-disant sainteté le pousse à donner à Dorine un mouchoir afin qu'elle puisse couvrir:

ce sein que je ne saurais voir.
Par de pareils objets les âmes sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées.

(Le Tartuffe, III, ii).

d'Elmire, Tartuffe propose une sorte d'anesthésie passagère qui veut que le scandale ne se fasse que lorsque le mal est connu de tout le monde car "ce n'est pas pécher que pécher en silence". On notera ici le même accent sur l'apparence que nous avons notée antérieurement. Le pire c'est quand il insiste sur la pureté de ses intentions au moment où il se livre à ses vils désirs; il transpose Elmire dans un univers presque divin, car ce qu'il "voit" (selon lui) dans la beauté d'Elmire, ce n'est pas la beauté du sexe mais plutôt le reflet de la grandeur de Dieu.¹⁴

Si Molière a flétrî l'artificiel là où il se trouyait, s'il a tant insisté à dénoncer les imposteurs, c'est qu'il tient la sincérité comme une des valeurs morales qu'il aimerait voir chez les hommes; c'est qu'il a un profond respect pour le vrai, le pur et pour l'honnêteté. Jacques Arnayon résume ainsi cette passion de la vérité chez Molière.

On se rend compte de la passion de vérité qui anime Molière et inspire toutes ses œuvres. Dans le faux bel esprit et le langage précieux, il y a attentat à la vérité en art; dans le fait de claustrer la jeunesse, à la vérité de la vie qui aspire à la liberté, dans la vanité des enrichis ou dans les prétentions de la naissance, à la vérité sociale qui n'admet que la loi du mérite.¹⁵

¹⁴ Les Jésuites qui voient l'homme comme une composition de chair et d'os et victime de toutes les tentations terrestres se servaient généralement des moyens semblables pour justifier leurs actions sordides. Ces actions ne sont pas sordides en elles-mêmes; on admire un peu l'Alexandre de l'amour, Don Juan. Elles ne deviennent ignobles que lorsque les Tartuffe essaient de les couvrir par leur procédé gymnastique.

¹⁵ Jacques Arnayon, La Morale de Molière, p. 82.

Cette vérité si chère à Molière se trouve chez le pauvre de Don Juan qui s'attache à sa croyance malgré sa situation précaire, et refuse de se laisser entraîner par Don Juan. Il aurait très bien pu jurer pour avoir son louis d'or, mais à cause de son amour pour la vérité, à cause de sa sincérité pour sa foi, il préfère mourir de faim.¹⁶ Vérité et sincérité non seulement envers soi, mais aussi envers les autres. La sincérité dans la vie de tous les jours demande du dévouement qui se traduit non pas par des mots mais plutôt par des actes. Ce genre de dévouement nécessite un complet oubli de soi; Don Juan met sa vie en danger pour défendre un inconnu. Alors que Sganarelle pense que son maître se présente "à un péril qui ne le cherche pas", Don Juan, lui, l'épée à la main, court au lieu du combat pour apporter du secours aux infortunés attaqués par trois lâches.¹⁷

Mais que vois-je là? Un homme attaqué par trois autres! La partie est trop inégale, et je ne dois pas souffrir cette lâcheté.

(Don Juan, III, iii)

¹⁶ A Don Juan qui lui demande de jurer, il répond:
Non, Monsieur, j'aime mieux mourir de faim.
(Don Juan, III, iii).

¹⁷ Un point de vue youdrait que Don Juan ne montre aucun dévouement dans cet incident, et que ce soit... l'instinct chevaleresque et la convention de sa classe qui le forcent à porter secours à Don Carlos et à Don Louis. Or Don Juan rejette les traditions et les conventions de sa classe au nom de la liberté. Tout ce qu'il croit c'est que deux et deux font quatre. De plus lorsqu'il décide de chasser les "coquins", il ne sait pas que ceux qui sont attaqués sont des seigneurs comme lui et qu'il doit les défendre. Tout ce qu'il dit, après avoir donné à Francisque le louis d'or "pour l'amour de l'humanité", c'est qu'il ne peut voir une "lâcheté" pareille.

Une sincérité, un dévouement encore plus désintéressé chez Ariste, Cléante et Philinte. Ces derniers voient très bien le mal qui rongent leurs amis, et font tout leur possible pour les aider, pour enrayer le mal qui les afflige. Cléante ne peut tolérer l'hypocrisie de Tartuffe et l'erreur de son beau-frère. Le devoir ainsi que le dévouement le poussent à démasquer l'hypocrite malgré l'énorme risque qu'il encourt. Car dénoncer un dévot -- même un faux dévot -- au XVII^e siècle n'était pas chose facile. D'ailleurs, Orgon le met en garde:

Mon frère, ce discours sent le libertinage
 Vous en êtes un peu dans votre âme entiché
 Et comme je vous l'ai plus de dix fois prêché
 Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

(Tartuffe, I, v).

Nous constatons le même genre de dévouement chez Philinte qui a été injustement critiqué comme un homme égoïste par Rousseau. Philinte s'oublie complètement lorsque ceux qu'il aime sont en danger. Sans perdre de vue les défauts d'Alceste, il reconnaît en lui l'homme honnête, et il est disposé à faire des sacrifices énormes pour lui. Souvent il le retient, le réconforte et l'avertit des périls où Alceste, à cause de son tempérament rigide, se jette maintes fois. S'il essaie jusqu'à la onzième heure de persuader l'atrabilaire de remettre à jamais son projet de fuir le monde, c'est parce que son amitié pour lui est basée sur la sincérité et sur la vérité. Aussi il a beau aimer secrètement Eliante, son dévouement ainsi que son esprit de fraternité deviennent évidents lorsqu'il suggère qu'il est prêt à renoncer à Eliante si ce renoncement assurait le bonheur

d'Alceste.¹⁸ Il montre une compréhension sans précédent, et un oubli de soi dans son attitude vis-à-vis d'Eliante également. Fortement épris de cette dernière, mais voyant son penchant pour Alceste, Philinte s'engage à favoriser le dessein d'Eliante.

Et moi, de mon côté je ne m'oppose pas,
 Madame, à ces bontés qu'ont pour lui vos appas;
 Et lui-même s'il veut, il peut vous instruire
 De ce que là-dessus j'ai pris soin de lui dire.
 Mais si, par un hymen qui les joindrait eux deux,
 Vous étiez hors d'état de recevoir ses voeux,
 Tous les miens tenteraient la faveur éclatante
 Qu'avec tant de bonté votre âme lui présente:
 Heureuse si, quand son coeur s'y pourra dérober,
 Elle pouvait sur moi, madame, retomber!

(Le Misanthrope, IV, i).

Ce genre d'amitié généreuse, cette sincérité authentique ne se trouvent pas seulement chez les véritables gens de bien, mais aussi chez les servantes telles que Toinette, Dorine et Nicole. On rétrécit généralement cet aspect de leur caractère en soutenant que ce ne sont là que des rôles traditionnelles des servantes. Le fait demeure pourtant qu'elles sont entièrement dévouées à leurs maîtres. Cette dévotion n'est nulle part plus évidente que dans Le Malade Imaginaire où Toinette combine des scénarios, des feintes, et va jusqu'à mettre ses propres intérêts en jeu en voulant aider Angélique. A cette dernière qui lui demande de ne pas l'abandonner, elle répond:

¹⁸ On prétend que Philinte ayant le coeur sec, se soucie fort peu d'Eliante. Cependant, l'amour de Philinte est véritable et sincère même s'il ne s'adonne pas, grâce à son tempérament modéré, dans les orages de la passion. D'ailleurs, il exprime une joie chaleureuse et spontanée lorsque Eliante lui accorde sa main:

Ah! cet honneur, Madame, est toute mon envie,
 Et j'y sacrifierais et mon sang et ma vie.

(Le Misanthrope, V, iv).

Moi, vous abandonner! J'aimerais mieux mourir.
J'ai toujours été de votre parti. . . .

(Le Malade Imaginaire, I, viii)

Nous avons vu que Molière désirait voir un monde où la justice et l'authenticité dans les rapports humains régneraient. Il s'élève également contre l'austérité inhumaine et l'autorité despote qui portent atteinte à l'idéal de liberté, considéré par Molière comme une nécessité de la vie sociale, comme un besoin dont il est criminel de priver les gens. Son désir de briser les vieilles contraintes, afin que puissent s'affirmer les droits des jeunes, se précise dès 1661 lorsqu'il écrit L'Ecole des Maris où il montre que sa sympathie réside avec Ariste qui donne une liberté complète à sa pupille. Pour mieux comprendre l'importance du libéralisme de Molière à propos de l'émancipation des femmes, il faut se rendre compte qu'au XVII^e siècle "la moitié subalterne" de la société était écrasée soit par les parents soit par les maris qui ne voyaient dans les femmes rien d'autre qu'une espèce d'esclave. En effet, si Mme de Rambouillet et ses amies lisaient dans un cercle restreint et exclusivement aristocratique des romans, et jouaient un rôle important dans la vie mondaine, les femmes de la bourgeoisie se voyaient en présence de contraintes de la pire espèce. Les pères ainsi que les maris refusaient de faire instruire les femmes car ils pensaient, comme Arnolphe, que l'ignorance des femmes était la condition de leur docilité et de leur respect. Les bourgeois forçaient leurs filles à lire strictement les livres qui enseignaient non pas à cultiver un esprit indépendant, mais plutôt à suivre aveuglément la

piété et la morale austère et traditionnelle. Gorgibus recommande une liste de ces œuvres à sa fille:

Lisez-moi, comme il faut, au lieu de ces sonnettes,
 Les Quatrains de Pybrac et les doctes Tablettes
 Du conseiller Mathieu, ouvrage de valeurs
 Et plein de beaux dictos à apprendre par cœur.
 La Guide des pécheurs est encore un bon livre;
 C'est là qu'en peu de temps on apprend à bien vivre;
 Et, si vous n'avez lu que ces moralités,
 Vous sauriez un peu mieux suivre mes volontés.

(Sganarelle où le Cocu Imaginaire, I).

Quand arrivait le temps de se marier, la fille devenait un genre de marchandise qu'on vendait à l'encan à celui qui offrait la plus forte somme; inutile de dire qu'il n'y avait dans cet arrangement aucun respect pour les sentiments de la fille. Sganarelle où le Cocu Imaginaire jette une certaine lumière sur la mentalité boutiquière des pères qui, dans leur attachement borné aux valeurs d'autan, répriment entièrement la vie des jeunes. Gorgibus insiste que sa fille renonce à son fiancé Lélie pour épouser un autre homme, Valère. Lorsque Célie proteste énergiquement en disant que c'est lui-même qui l'avait promise à Lélie, Gorgibus répond en bon bourgeois:

Lélie est fort bien fait; mais apprends qu'il n'est rien,
 Qui ne doive céder au soin d'avoir du bien;
 Que l'or donne aux plus laids certain charme pour plaire,
 Et que sans lui le reste est une triste affaire.
 Valère, je crois bien, n'est pas de toi chéri;
 Mais, s'il ne l'est amant, il le sera mari.

(Sganarelle où le Cocu Imaginaire, I).

Angélique, de George Dandin, a été pareillement vendue par ses parents à Dandin non pas parce que l'amour les unissait, mais plutôt parce que l'argent du riche paysan servait à reboucher "d'assez bons trous", les

affaires du gentilhomme campagnard étant fort délabrées. C'est encore la considération financière qui joue le rôle primordial dans l'insistance d'Harpagon pour que sa fille épouse Anselme, vieillard qui veut bien prendre Elise sans dot. On ne pouvait laisser passer une occasion semblable qui permet à l'avare d'économiser ses sous. Lorsque la femme quittait le toit familial, ce n'était pas pour se délivrer de la tyrannie paternelle mais plutôt pour tomber sous les griffes d'un autre tyran, le mari qui, lui, avec sa jalousie, son instinct d'accaparement et son air de supériorité despotique, tournait la femme en poupée de cire qui n'avait droit ni aux fards, ni aux visites, présents ou promenades. Angélique qui n'éprouve aucune affection pour son mari décide de secouer le joug qui la lie à Dandin:

Comment? Parce qu'un homme s'avise de nous épouser, il faut d'abord que toutes choses soient finies pour nous, et que nous rompions tout commerce avec les vivants? C'est une chose merveilleuse que cette tyrannie de Messieurs les maris, et je les trouve bons de vouloir qu'on soit morte à tous les divertissements, et qu'on ne vive que pour eux.

(George Dandin, II, ii).

Cette attitude qui veut que le mariage soit une chaîne, et qui demande à la femme de s'enterrer toute vive dans un mari et de renoncer au monde révolte Molière qui ne peut s'empêcher de voir dans cette conception ainsi que dans les traditions de Gorgibus, de Sganarelle et d'Arnolphe, une grave menace à la liberté et à la jouissance de la vie elle-même. Molière s'élève contre cette oppression inhumaine, et soutient avec les Précieuses les révendications féminines. Optant pour les libertés féminines et pour les mariages d'amour, Molière tourne en

ridicule ces barbons dont la morale, ayant pour base l'appétit de possession et la hantise du cocuage, même à la tombe plutôt qu'à la vie. Il fait un plaidoyer pour la liberté de la femme dans L'Ecole des Maris et dans L'Ecole des Femmes. Dans la première pièce, il met en scène deux frères qui sont, en tout point de vue, différents l'un de l'autre. Alors qu'Ariste suit la mode, et permet à sa pupille de s'épanouir dans la liberté, Sganarelle, lui, se sert de la morale archaïque et d'un système oppressif à l'égard d'Isabelle. Au lieu de la laisser aller aux divertissements, aux bals et aux comédies, Sganarelle l'emmène "revoir (ses) choux et (ses) dindons", et lui promet, après le mariage, une vie de recluse privée de tout plaisir. Il veut que sa femme, qu'il épousera de gré ou de force:

... ne porte le noir qu'aux bons jours, seulement,
Qu'enfermée au logis en personne bien sage
Elle s'applique toute aux soins du ménage,
A recoudre mon linge aux heures de loisir,
Ou bien à tricoter quelques bas par plaisir.

(L'Ecole des Maris, I, ii).

Le dénouement de la pièce fait clairement ressortir l'échec pathétique du système tyrannique de Sganarelle. Les grilles et les verrous de Sganarelle répugnent tellement à Isabelle qu'elle n'hésite pas à se servir de son maître pour le duper. Malgré la ruse et l'ingéniosité d'Isabelle, le spectateur se réjouit de voir l'échec de Sganarelle pour lequel on n'a aucune sympathie car::

D'une telle action (ses) procédés sont cause;

(L'Ecole des Maris, III, ix).

Comme Sganarelle, Arnolphe pense qu'il serait néfaste d'accorder la

moindre liberté aux femmes, et il est résolu à les gouverner selon un système austère qu'il a lui-même conçu. Homme prévoyant qui veut éviter le sort des cocus, Arnolphe fait éléver Agnès dans un couvent dans l'ignorance la plus complète car, comme il le dit à Chrysalde:

... c'est assez pour elle
De savoir prier Dieu, m'aimer, coudre et filer.

(L'Ecole des Femmes, I, i).

En dépit du fait qu'Agnès soit étroitement surveillée par Arnolphe, elle réussit à recevoir le jeune Horace dont le charme ne tardera pas à le toucher. Toutes les contraintes ne servent qu'à le rendre ridicule. Aux arguments d'autorité et d'austérité Agnès répondra par le désir de jouir de la liberté, et à travers la liberté, du bonheur. Dans les deux pièces, Molière s'en prend à une forme d'austérité qui veut imposer un schéma sur la vie.

Tout comme le système des barbons, la religion d'Orgon, avec tous ses dogmes mettant l'accent sur l'ascétisme, est une autre forme de contrainte que Molière rejette au nom de la liberté. Molière a attaqué dans la religion tout ce qu'elle prétend imposer d'obstacles au libre développement de l'individu. Si les barbons cherchaient dans des vieux livres des règles de conduite, les religieux, eux, s'étaient résolus à façonner la vie des hommes en se basant strictement sur des dogmes sévères dont ils se servaient comme d'un instrument de peur. Dans ses œuvres, Molière montre manifestement son intention de délivrer la vie humaine des terreurs qui font peser sur elle "les fantômes de la religion superstitieuse". Cette opposition assume une signification des plus importantes si l'on se rend compte que vers les années 50, la

société française voyait sa liberté sérieusement menacée par une secte composée des directeurs de conscience dont le but principal était de s'ingérer chez les familles pour vérifier si les membres y vivaient selon les lois prescrites par la religion. Ces dévots se mirent à désunir les familles avec leur fanatisme, condamnaient à tort et à trayers les femmes et les maris d'infidélité, et rendaient la vie familiale insupportable. Beaumal donne une description intéressante de ces directeurs de conscience qui voulaient imposer leur système sur les gens:

... des "pieds-plats", comme dira plus tard Molière, qui prétendent s'ériger en censeurs publics; des intrigants qui se pénètrent dans les maisons et dans les familles particulières pour en connaître les secrets; de faux zélés qui prétendent diriger les consciences suggérer les testaments. . . des impertinents qui se mêlent de remédier à l'inconduite des femmes par des moyens indiscrets. . . des fanatiques irritables qui mêlent le ciel à toutes leurs querelles, accusant d'hérésie ou de libertinage tout ce qui leur résiste.¹⁹

Molière a montré un profond dédain pour quiconque essaie d'imposer des règles sur autrui. Nous n'avons pas besoin de règles ou d'un système pour bien vivre -- surtout s'il s'agit d'un système qui demande le rejet des plaisirs terrestres. Dégagé de toutes croyances aux dogmes, Molière couvre de ridicule ceux qui s'y tiennent. Comme nous l'avons déjà vu, il raille les mystères et se moque de l'enfer et des chaudières bouillantes. Dans le "sermon" d'Arnolphe il rejette, selon

¹⁹ F. Beaumal, Tartuffé et Ses Ayatars (Paris: E. Nourry; 1925), pp. 144-145.

l'expression d'Antoine Adam, le plus solide appui du pédantisme, les Dix Commandements. Dans Tartuffe, il ne condamne pas seulement l'hypocrisie, mais aussi ceux qui se prennent pour des vrais dévots, Mme Pernelle et Orgon, tous deux sincères dans leur croyance, et suivant à la lettre la religion telle qu'un Bossuet ou un Bourdaloue l'aurait conçue. Avant le lever du rideau, Orgon était un homme bien sensé et respecté de tout le monde; Dorine nous avertit que:

Nos troubles l'avaient mis sur le pied d'homme sage,
Et pour servir son prince il montra du courage.

(Tartuffe, I, ii).

Cependant, aussitôt que cet homme "sage" se met entre les mains de Tartuffe, il commence à régler sa vie selon les dogmes sévères, tourne les yeux vers le ciel, sans porter attention aux choses terrestres. Ayant subi un lavage de cerveau, Orgon croyait tout ce qui est dans La Bible, "jusque à la queue du chien de Tobie", pour employer une expression de Des Barreaux. Ce que Molière n'aime pas dans la religion, telle qu'Orgon la conçoit, c'est cette contrainte qu'elle impose sur les gens, une contrainte qui les rend inhumains à en juger par le sort d'Orgon car à mesure que ce dernier s'imprègne de la religion il s'éloigne de l'humanité. Il adopte en entier les dogmes qui accentuent la corruption de la nature humaine, et qui supposent que le seul moyen de trouver le salut, c'est de tenir en bride nos désirs et nos passions. C'est cette contrainte qui fait partie de la religion de l'élite de l'église du XVIIe siècle. Une religion qui se moquait de la liberté de l'homme et qui prêchait l'ascétisme devait céder la place à une

religion hors de l'église, une religion plus humaine portée vers le bonheur terrestre. Au lieu de goûter "cette paix profonde" en regardant comme du fumier tout le monde, Molière propose une religion débarrassée des dogmes et qui sera la perfection de la raison. Cette religion aura un rôle bienfaisant, inspirera l'amour de l'homme et de la vertu naturelle et mènera l'homme à une dévotion "humaine et traitable".

Molière flétrit le dogmatisme chez les médecins également. Au lieu de poursuivre des recherches dans la liberté totale, et avec un esprit ouvert, ils obéissent à la lettre et aveuglément aux formules des anciens. A Lisette qui dit que le cocher est mort, Monsieur Tomès, de L'Amour Médecin, citera Hippocrate pour affirmer qu'une telle chose ne peut arriver car "Hippocrate dit que ces sortes de maladies ne se terminent qu'au quatorze ou au vingt-et-un; et il n'y a que six jours qu'il est tombé malade" (L'Amour Médecin, II, ii). Dans Le Malade Imaginaire, Molière nous montre également comment le fils Diafoirus suit à la lettre les formules et les formalités établies par les Anciens. Il argumente à outrance, et révèle, selon son père, un attachement et un asservissement outrancier au passé. Il n'a jamais voulu "écouter" les découvertes du siècle, et au lieu de faire preuve d'un esprit libre:

... il... s'attache ayeuglément aux opinions des nos anciens, et... jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle touchant la circulation du sang, et d'autres opinions de même farine.

(Le Malade Imaginaire, II, ii).

C'est au nom du bonheur qu'il réclame la justice, l'authenticité et la liberté. Probablement un disciple de Gassendi, influencé par Térence et Plaute (deux sources essentielles de son théâtre), il semble que chez Molière tous les chemins ramènent à la recherche du bonheur. Ce bonheur, recherché avec tant d'avidité par les jeunes de son répertoire, n'est certes pas facile à atteindre. Orgon veut frustrer ses enfants; Harpagon ne se soucie d'eux que pour les caser en de riches partis de façon qu'il ne lui coûte rien; Philaminte se dévoue totalement à ses romans, et le bonheur d'Henriette lui semble être indifférent. Jourdain considère sa fille comme un moyen d'accéder à la noblesse. Mais Molière reste de coeur et d'esprit avec ces jeunes qui veulent vivre; en effet, il semble applaudir les jeunes, qui dans leur tentative de secouer le joug, se servent des moyens douteux. Nous avons beaucoup de sympathie pour Isabelle, Agnès, et même pour Angélique de George Dandin; nous souhaitons, avec Molière, un plein succès à leur hardiesse. Agnès ne trouve aucune raison de refuser le bonheur qu'elle goûte auprès d'Horace; de même pour Isabelle et Angélique qui ne céderont pas aux arguments d'autorité et à la crainte de l'enfer. En tant que bon humaniste, Molière approuve Agnès, Isabelle. . . car il est désireux de voir donner à tout le monde la possibilité de développer, dans le bonheur, les qualités naturelles -- un développement qui se réalisera seulement dans une atmosphère de liberté.

On atteindra ce bonheur si les Jourdain, les Harpagon, les Gorgibus. . . compriment leur penchant et leur instinct pervers. On pourra l'atteindre si les hommes pratiquent les valeurs morales qui

sont chères à Molière, et que nous ayons énumérées plus haut. Mais malheureusement la conception selon laquelle la littérature ou l'art en général a le pouvoir d'effectuer des transformations dans la qualité de la vie sociale est contraire à l'expérience. Si l'art avait en effet le pouvoir de changer la société, ce monde aurait été transformé, il y a longtemps, en un paradis. Hélas, si l'art a un effet, il est imperceptible au niveau social. Cet Eden moral que propose Molière, cet univers où régnera le bonheur, où les Alceste n'auraient nulle occasion d'indignation, et les Philintes nul besoin de patience n'est qu'un rêve. Mais peut-être que le fait d'imaginer un tel monde est le seul moyen qu'aient trouvé Molière et les autres auteurs pour s'approcher de cette perfection transcendante qu'ils recherchent en vain.

CONCLUSION

Un fait indéniable se dégage de notre analyse. Si l'idée que Molière puisse faire figure de philosophe révolte certains critiques, l'auteur du Misanthrope laisse clairement voir que la comédie était pour lui beaucoup plus qu'un moyen commode de divertir son auditoire; elle devenait dans les mains de Molière un moyen efficace de condamner les défauts au nom d'une philosophie qui lui était chère. Son insistance dans les préfaces sur la valeur morale de la comédie le prouve bien.

Cependant, il faut admettre que s'il a voulu "philosopher" dans ses œuvres, s'il était un ami intime des philosophes sceptiques, il n'a pas voulu nous égarer, comme eux, dans des brouillards philosophiques ou métaphysiques. Peut-être à cause de son tempérament différent. Peut-être parce que le genre dans lequel il travaillait l'empêchait de transposer sur la scène, d'une façon nette et frustre, les grands débats intellectuels qu'il aurait pu élaborer à la manière d'un froid moraliste comme La Mothe Le Vayer lequel, n'ayant pas fait l'art de plaire sa mission, avait le droit d'ennuyer les hommes. Egalement vrai est le fait que si Molière voulait réussir à faire rire, il ne pouvait pas se permettre de choquer les croyances et les convictions, car tout ce qui essaie de déranger nos valeurs ne prête pas à rire. Tout comme l'homme politique qui ne peut pas recevoir le suffrage de l'électorat s'il s'attaque avec trop de violence aux valeurs sacrées du peuple. On sait, d'ailleurs, que les pièces telles que L'Ecole des Femmes et Tartuffe qui avaient soulevé des grands éclats de rire dans certains milieux

avaient été violemment prises à partie par les Bossuet qui, eux, riaient jaune. On perd certainement son temps à vouloir faire de Molière un auteur qui voulait émettre des idées inouïes et radicales dans le but de renverser soudainement le système qu'il désapprouvait. Il ne faut pas s'attendre à ce qu'un Molière, à la merci du roi et de la cour, plaide pour le droit du peuple, ou qu'il parle contre la domination des nobles. Même si Molière met dans la bouche de Don Louis certaines vérités qui au XVIIe siècle n'étaient que soufflées, il faut attendre l'arrivée de Beaumarchais, qui, dans un climat social et politique plus favorable, a pu se permettre de s'attaquer à la noblesse, dont la puissance diminuait à mesure que s'affirmait l'agressivité bourgeoise.¹

¹Dans Don Juan, Don Louis, las de la recherche amorphe et perverse du plaisir de la part de son fils, condamne dans un long discours, le préjugé de la classe selon lequel la vertu est intimement liée à la naissance.

... Ah! Quelle bassesse est la vôtre! Ne rougissez-vous point de mériter si peu votre naissance? Êtes-vous en droit, dites-moi, d'en tirer quelque vanité? Et qu'avez-vous fait dans le monde pour être gentilhomme? Croyez-vous qu'il suffise d'en porter le nom et les armes, et que ce nous soit une gloire d'être sorti d'un sang noble, lorsque nous vivons en infâmes? Non, non, la naissance n'est rien où la vertu n'est pas.

(Don Juan, IV, iv)

Dans Le Mariage de Figaro, Beaumarchais lance une vive attaque contre les nobles dans un discours ayant une connotation révolutionnaire:

... Parce que vous êtes un grand Seigneur, vous vous croyez un grand génie!... Noblesse, fortune, un rang, des places: tout cela rend si fier! Qu'avez-vous fait pour tant de biens? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus;...

(Le Mariage de Figaro, V, iii).

Les exigences de la scène et les prudences nécessaires dans un siècle largement conservateur et intolérant ne doivent pas, cependant, nous pousser à conclure que Molière n'a pas exprimé ses pensées dans ses œuvres. Nous maintenons que ceux qui nient la présence d'une philosophie chez Molière sont allés trop loin dans leur négation. Molière a subi, dans un sens, le même sort que Jonathan Swift dont l'œuvre, Les Voyages de Gulliver, est denuée selon quelques critiques obscurs de toute signification morale; elle a même failli tomber dans la littérature enfantine. Et pourtant ces "voyages" ne sont nullement une fantaisie de l'imagination féconde et vagabonde du prêtre qui voulait, selon l'appréciation de quelques lecteurs, divertir en mettant son héros dans le pays des Pygmées, ou dans celui des géants. Ce que Swift a voulu nous montrer, n'est-ce pas ce que nous négligeons le plus, c'est-à-dire, la vision de notre misère, de notre obscénité métaphysique? Il ne s'agit pas ici de comparer l'œuvre de Swift avec celle de Molière; il s'agit tout simplement de montrer que le contenu des œuvres a été parfois négligé par ceux qui veulent ne s'attacher qu'au superficiel, qu'à la parure. Sous ce fameux rire que fait résonner les grands jeux de scènes se trouve une éthique, une morale à la disposition de ceux dont le jugement n'est pas complètement étouffé par la puissance du rire. D'ailleurs, le choix des thèmes indique nettement que Molière a voulu inclure, en pleine conscience, des pensées dans ses œuvres. Pourquoi concentrer sur la réalité sordide d'un Tartuffe, ou sur celle d'une Béline? Pourquoi parler de l'hypocrisie dégoûtante d'une Arsinoé, ou de l'égoïsme maladif d'un Arnolphe? . . . Pourquoi

tout cela lorsque les coups de bâton qui pleuvent sur le dos d'un Orgon ou d'un Mascarille, et qui ne font mal à personne, suffisent pour faire rire les honnêtes gens. Pourquoi lutter pendant cinq ans pour qu'on autorise la représentation de Tartuffe? Et pourquoi, quelques mois après Tartuffe, revient-il avec la même fureur au même thème dans une autre pièce qu'il intitule Don Juan alors qu'il est fort probable que la pièce soulèvera une marée d'opposition? Ces questions valent la peine d'être posées. Certains qui ont réponse à tout, et qui ont toutes les réponses ont déjà parlé de la vanité de l'auteur, de son entêtement, de son désir de faire une fortune. . . et ainsi de suite. Et ils oublient intentionnellement de mentionner que le comédien avait quelque chose de sérieux à nous léguer, qu'il voulait propager une "philosophie", et qu'il voulait montrer du doigt une sale histoire: celle de l'homme. Molière avait, nous l'avons vu, une personnalité trop puissante et agressive pour accepter passivement les valeurs des arriérés de la société. De plus, tout indique que le jeune Louis XIV, aussi éloigné de l'élite de l'église que Molière l'était, lui avait donné sa bénédiction, ce qui n'est pas chose à négliger surtout lorsqu'il s'agit d'un monarque qui pouvait proclamer en toute certitude que l'état, c'était bien lui. Ajoutons à tout cela le fait que Molière avait un auditoire libéral et libertin qui lui donnait certainement un coup d'épaule², et nous arrivons à une situation où un auteur comique se

²La position prise par Molière vis-à-vis des problèmes du XVII^e siècle est analogue à celle prise dans les cercles de la société galante. Par exemple, on dégage de ces réunions qui se tenaient tous les samedis chez Mlle de Scudéry que la principale occupation de cette société était de libérer les femmes des vieilles contraintes. On sait que Molière a également fait un plaidoyer pour l'émanicipation des femmes. Quant aux

trouye, peut-être pour la première fois dans l'histoire du genre, dans un terrain fertile pour semer ses idées à l'abri du vent et des tempêtes. On ne peut pas emprisonner Molière dans les quatre murs du genre comique où se placent confortablement ses confrères qui, tout en n'étant pas des "nullités" étaient quand même moins favorisés par le génie.³ Molière a voulu éléver la comédie aux plus hauts sommets de la hiérarchie des genres. Il a atteint son but non seulement en perfectionnant la technique du genre, mais en mettant de la chair sur la squelette comique. René Jasinski pose une question dont le ton prête à une réponse affirmative:

Observateur profond, et d'autre part très informé sur le mouvement philosophique de son temps, comment n'eût-il pas "philosophé" au plein sens du mot?⁴

Nous avons noté que Molière avait participé à la vie intellectuelle intense du milieu libertin, et nous avons retracé dans ses œuvres les influences du libertinage érudit. Sans jamais réellement poser le problème de la destinée humaine, il traite des problèmes qui concernent l'homme, comme nous l'avons déjà montré. Il a inclus dans ses œuvres

sceptiques et aux libertins, ils étaient entièrement d'accord avec la morale de Molière dans le domaine de la religion, de la liberté et du bonheur.

³ Léon Thoorens donne une longue liste de comédiens du XVII^e siècle qui avait fait jouer des pièces "avec un certain succès". Parmi eux, signalons Tristan L'Hermite, Jean de Rotrou, Paul Scarron, Cyrano de Bergerac.

Léon Thoorens, Le Dossier Molière (Veryiers: Editions Gérard et Cie., 1964), p. 49.

⁴ René Jasinski, Molière (Paris: Hatier, 1969), p. 95.

une philosophie dans le sens un peu court qu'on donne à ce mot -- une façon d'envisager la vie, une façon réfléchie de se comporter dans la vie quotidienne. Lorsque nous replaçons l'oeuvre dans l'atmosphère particulière du XVII^e siècle, nous voyons qu'il a proposé une philosophie du juste milieu non pas, selon Jasinski, "conformiste et bornée, mais éclectique, éclairée et capable de relative élévation!" Dans une société d'honnêtes gens, c'était là un idéal à atteindre. Lorsque Molière entreprend cette "étrange entreprise de faire rire les honnêtes gens", il imagine simultanément un Eden moral qui devait apporter, avec la philosophie du juste milieu, le bonheur à l'homme. Toute conception utopique s'accompagne nécessairement d'une critique de la morale existante, et du désir de la remplacer par un ensemble de valeurs plus authentiques. L'oeuvre de Molière révèle une irritation devant les vices de la société; elle est le testament d'un homme qui s'est débattu en vain contre l'imposture là où elle se trouvait; il s'est jeté comme une avalanche contre la morale austère et répressive de sa classe. Il exprimait sa crainte devant les méfaits du fanatisme religieux, et proposait une religion basée sur la raison, et qui allait unir l'humanité au lieu de la diviser en groupes antagoniques. La corruption de la justice était un autre aspect de sa société qu'il condamnait. Les critiques dirigées contre les notaires et les hommes de loi laissent supposer que Molière avait une vision d'un monde où les magistrats feront honneur à leur profession en jugeant avec impartialité. Il a aussi voulu voir la réhabilitation du plaisir et de la passion.

Trois siècles se sont écoulés depuis que Molière a tracé la

voie que nous devons suivre pour atteindre le bonheur. Ce bonheur a été des plus élusifs; et les problèmes dont il a parlé restent, hélas, au vingtième siècle de brûlante actualité même s'ils prennent parfois un aspect différent. Ce qui explique partiellement pourquoi son oeuvre a pris une portée universelle.⁵ Le mouvement pour la libération des femmes a pris une dimension nouvelle de nos jours; on réclame, avec acharnement, la liberté dans le domaine social et politique; on demande la liberté d'exprimer librement son point de vue sans pour cela encourir la colère des autorités. On questionne également la justice d'un monde qui tolère la discrimination et qui détruit des hommes pour l'idéologie politique avec la même indifférence que ceux qui brûlaient, dans d'autres siècles, leurs semblables au nom de la religion sainte. Et enfin, bien que Molière et d'autres auteurs aient voulu fondre le vernis que l'homme porte pour être ce qu'il n'est pas, l'imposture, dans notre monde, n'est pas inconnue. On les voit partout; ces hommes qui n'entendent rien aux arts, mais qui donnent l'air de se pâmer d'admiration devant une sonate de Beethoven, une statue de Calder ou un tableau de Van Gogh. Philinte, avait-il raison lorsqu'il disait à Alceste que

Le monde par vos soins ne se changera pas?

(Le Misanthrope, I, i).

⁵ Une remarque de Swift peut très bien s'appliquer à la valeur universelle du "message" de Molière. En 1727, l'abbé Desfontaines traduisit Gulliver et décida de couper certains passages comme étant inapplicable aux Français. Swift riposta en lui disant que les mêmes vices et les mêmes folies existent partout dans le monde, et qu'il avait écrit non seulement sur son siècle seul, mais sur toutes les époques.

Ni Molière ni aucun moraliste n'a vraiment réussi à réformer le monde. L'effet de l'art sur la vie sociale et morale, n'en déplaît aux écrivains engagés, a été généralement imperceptible. Ne serait-ce que parce que la grande foule est souvent plongée dans ses préjugés, et que la morale des grandes œuvres n'est qu'à la portée de certains esprits forts, comme l'avait constaté La Mothe Le Vayer. Ou serait-ce parce que l'œuvre d'art demande un grand effort intellectuel de la part du lecteur? Sartre remarque avec raison que rien n'est obtenu de la littérature si le lecteur ne s'y met pas d'emblée car la lecture n'a jamais été une opération mécanique.⁶ Mais quel que soit la raison pour cet échec, l'écrivain qui se donne la tâche de faire œuvre utile à le grand mérite d'avoir songé à dévoiler le monde aux lecteurs.

A-t-on besoin de préciser qu'en accentuant le fond des œuvres de Molière, nous n'avons pas fait comme ce voyageur qui au lieu de contempler avec admiration la somptuosité de l'acropole d'Athènes, ne faisait que de la minéralogie en examinant les minéraux constituant les pierres? A-t-on besoin de préciser que le dessein de Molière, "s'il n'a jamais été la volonté systématique d'un moraliste, n'était pas non plus conduit simplement par le hasard de son inspiration comique".⁷

⁶Sartre écrit dans Qu'est-ce que la littérature?: "Puisque la création ne peut trouyer, son achèvement que dans la lecture, puisque l'artiste doit confier à un autre le soin d'accomplir ce qu'il a commencé, puisque c'est à travers la conscience du lecteur seulement qu'il peut se saisir comme essentiel à son œuvre, tout ouvrage littéraire est un appel. Ecrire, c'est faire appel au lecteur pour qu'il fasse passer à l'existence objective le dévoilement que j'ai entrepris par le moyen du langage.

J. P. Sartre, p. 59.

⁷Jean de Beer, "Réalisme de Molière", Europe (mai-juin 1961), p. 81.

Nous pensons que le fond de ses œuvres mérite aujourd'hui une considération particulière. Nous avons vu que les questions posées par Molière sont des questions qui nous concernent également. C'est là une raison substantielle pour qu'on dirige les projecteurs une fois de plus sur la philosophie de Molière dont le point essentiel semble être un grand amour de la vérité, de la justice, de la liberté et de la passion, ainsi qu'une tolérance envers les bienséances et les coutumes que la vie en société rend nécessaires pour le bonheur des hommes.

BIBLIOGRAPHIE

Livres

Adam, Antoine. Histoire de la Littérature Française au XVII^e Siècle. Tome III. Paris: Doumat, 1953.

-----. Les Libertins au XVII^e Siècle. Paris: Buchet/Chastel, 1964.

Alexander, Samuel. Philosophical and Literary Pièces. Westport: Greenwood Press, 1970.

Arnavon, Jacques. Notes sur L'Interprétation de Molière. Paris: Plon, Nourrit et Cie., 1923.

-----. Morale de Molière. Genève: Slatkine Reprints, 1970.

Audiberti, Jacques. Molière, Dramaturge. Paris: L'Arche, 1954.

Beaumal, F. Tartuffe et ses Avatars. Paris: E. Nourry, 1925.

Bénichou, Paul. Morales du Grand Siècle. Paris: Gallimard, 1948.

Bergson, Henri. Le Rire: Essai sur la Signification du Comique. Paris: Presses Universitaires de France, 1964.

Bossuet, (Jacques, Bénigne). Oeuvres complètes. (Publiées par F. Lachat). Vol. XXVII. Louis Vivés: Paris, 1885.

Bray, René. Molière, Homme de Théâtre. Mayenne: Imprimerie Floch, 1963.

-----. La Précosité et Les Précieux. Paris: Librairie Nizet, 1960.

Brisson, P. Molière, sa Vie dans ses Oeuvres. Paris: Gallimard, 1942.

Bulgakoy, Mikhail. The Life of Monsieur de Molière. New York: Funk and Wagnalls, 1970.

Cairncross, John. Molière, Bourgeois et Libertin. Paris: Librairie Nizet, 1963.

Calvet, J. Molière, est-il Chrétien? Paris: Fernand Lanore, 1950.

Dulong, Claude. L'Amour au XVII^e Siècle. Paris: Librairie Hachette, 1969.

Emery, Léon. Molière, du Métier à la Pensée. Lyon: Cahiers Libres, 1956.

Faguet, Emile. Dix-septième Siècle; Etudes Littéraires. Paris: Boivin et Cie. (n.d.)

—. Rousseau contre Molière. Paris: Société Française d'Imprimerie et de Librairie, (1910).

Fénelon. Oeuvres Complètes. Lille: L. Lefort, 1850.

Fernandez, Ramon. La Vie de Molière. Paris: Gallimard, 1929.

Goldman, Lucien. Racine. Paris: L'Arche, 1956.

Gossman, Lionel. Men and Masks: A Study of Molière. Baltimore: The John Hopkins Press, 1965.

Guicharnaud, Jacques. Molière. A Collection of Critical Essays. New Jersey: Prentice Hall, 1964.

Grimarest, ed. La Vie de Monsieur de Molière. Paris: M. Brient, 1955.

Hall, Gaston, H. Tartuffe. New York: Barron's Educational Series Inc. 1960.

Jasiński, René. Histoire de la Littérature Française. Tome I. Paris: Boivin et Cie. 1947.

—. Molière et Le Misanthrope. Paris: Nizet, 1964.

—. Molière. Paris: Hatier, 1969.

Jeannel, C. J. La Morale de Molière. Paris: F. Thorin, 1867.

Kerviler, F. François de La Mothe Le Vayer. Paris: 1879.

Lancaster, H. Carrington. A History of French Dramatic Literature in the XVIIIth Century. Part III. Baltimore: The John Hopkins Press, 1952.

Le Compte, Jean. Jean Jacques Rousseau. Paris: Editions Foucher, 1953.

Leveaux, Alphonse. L'Enseignement Moral dans les Comédies de Molière. Compiègne: Imprimerie A. Mennecier et Cie., 1883.

Magne, Emile. Une Amie Inconnue de Molière. Paris: Emile-Paul frères, 1922.

Mauron, Charles. Dés Métaphores Obsédantes au Mythe Personnel. Paris: Librairie José Corti, 1963.

Mauriac, François. Trois Grands Hommes devant Dieu. Paris: P. Hartman, 1947.

Meredith, George. An Essay on Comedy and the Uses of the Comic Spirit. New York: Scribner. (1918).

Michaut, Gustave. La Jeunesse de Molière. Paris: Librairie Hachette, 1922.

———. Les Débuts de Molière à Paris. Paris: Librairie Hachette, 1923.

———. Les Luttes de Molière. Paris: Librairie Hachette, 1925.

Molière. Oeuvres de Molière. Edition de MM. E. Despois et P. Mesnard. Tomes I-IX. Paris: Librairie Hachette, Editions 1886-1925.

———. Molière Oeuvres Complètes. Paris: Aux Editions du Seuil, 1962.

———. Le Misanthrope, Suivi de la "Lettre sur la Comédie du Misanthrope". (Introduction et notes par Edouard Lop et André Sauvage. Paris: Editions Sociales, 1963.

Mongrédiens, G. La Vie Privée de Molière. Paris: Hachette, 1950.

Moore, William, G. Molière: A New Criticism. Oxford: Clarendon Press, 1966.

Mornet, Daniel. Molière. Paris: Boivin et Cie., 1947.

Perrens, François, T. Les Libertins en France au XVIIe siècle. Paris: L. Chailley, 1896.

Pintard, René. Le Libertinage Erudit dans la Première Moitié du XVIIe Siècle. Paris: 1943.

Rousseau, Jean-Jacques. Oeuvres. Tome XI. Paris: Lefèvre, 1820.

Saint-Evremond. Oeuvres Complètes. Tome II. Paris: M. Didier, 1962.

Sartre, Jean-Paul. Qu'est-ce que la Littérature? Paris: Gallimard, 1948.

Simon, Alfred. Molière par lui-même. Paris: Editions du Seuil, 1962.

Sypher, Wylie, ed. An Essay on Comedy. New York: Doubleday & Company Inc., 1956.

Thoorens, Léon. La Vie Passionnée de Molière. Bruxelles: Marabout, 1958.

_____. Le Dossier Molière. Verrières: Editions Gérard et Co., 1964.

Articles

Arnavon, Jacques. "La Médecine et L'Obligation Morale", Académie des Sciences Morales et Publiques, 1, 1937, 461-419.

Ascoli, G. "Le Misanthrope et La Sagesse Libertine", Revue Universitaire, XXXIV, 1925, 224-234.

Brunetièrre, Ferdinand. "Etudes sur le XVIIe Siècle. La Philosophie de Molière", Revue des Deux Mondes, IV, 1890, 648-687.

Chessex, J. C. "Les Intentions de Molière", Modern Language Quarterly, IV, 1943, 27-47.

Doolittle, James. "The Humanity of Molière's Don Juan", PMLA, LXVIII, June 1953, 509-534.

Hall, Gaston, "A Comic Don Juan", Yale French Studies, No. 23, Summer 1959, 77-84.

Lawrence, Francis, L. "Molière: The Comedy of Unreason", Tulane Studies in Romance Languages and Literature, II, 1968, 13-114.

"Le Jeune Molière", Europe, no. 385-386, Mai-Juin 1961, 1-147.

"Molière combattant", Europe, no. 441-442, janvier-février 1966, 3-156.

Janet, Paul. "La Philosophie de Molière", Revue des Deux Mondes, II, 1881, 323-362.

Jouvet, Louis. "Molière", Conféencia, XVIII, 1er septembre, 1937, 281-299.

_____. "A l'ombre de Molière", Conféencia, X, 15 octobre, 1947, 397-410.

Lanson, Gustave. "Molière et la Farce", Revue de Paris, Mai 1901, 129-153.

Mongrédiens, Charles. "Le Meilleur Ami de Molière: Chapelle", Mercure France, CCCXXIX, 1957, 86-109; 242-259.

Sells, A. "Molière et La Mothe Le Vayer", Modern Language Review, XXVIII, 1933, 352-367; 444-455.